

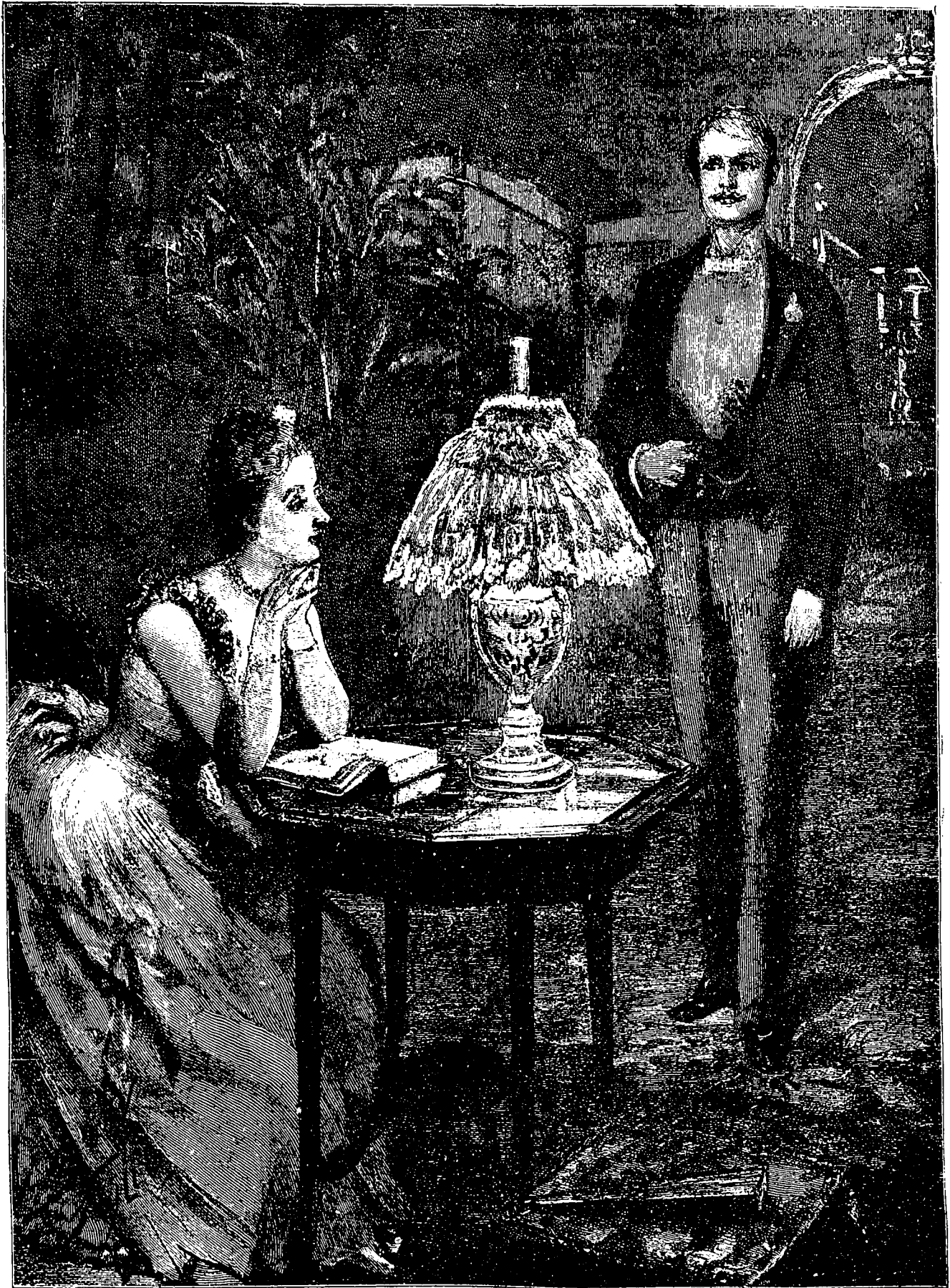
Le Samedi

VOL. I.—NO. 47.

MONTREAL, 3 MAI 1890.

LE NUMERO, 5 CTS. (C.)
PAR ANNEE. \$2.50.

LA TRENTE-SEPTIEME FORMULE



Lucie Labrune.—La bonne farce! LE SAMEDI qui nous annonce qu'il y a trente six manières de demander une jeune fille en mariage!

Hector, (un amoureux timide.)—C'est du sarcasme. Il n'est pas sûr qu'il en existe seulement une.

Lucie Labrune.—C'est vraiment ce que je crois moi-même. Ne serait-ce pas curieux si nous en découvriions une à envoyer au journal?

Hector.—Je n'ai pas l'esprit porté aux devinettes dans le moment. Mais, par exemple, que diriez-vous de l'idée de mettre au bas d'une de vos cartes de visite dans un mois d'ici: "Née Labrune." ? (*Lettres de faire part ont suivi.*)

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 3 MAI 1890.

CHASSE-SPLEEN

Rage de cœur fait passer le mal dents.

Nous ne pardonnons que lorsque nous oublions.

Un titre est un vêtement qui va souvent bien mal.

Ceux qui veulent trop prendre, ne saisissent rien.

Il faut battre son frère pendant qu'il est chauve.

Nous n'apprécions pas la valeur des choses qui nous sont déniées.

Un lecteur comme une héritière sont souvent trompés par le titre.

L'homme qui ne se connaît pas, a souvent une mauvaise connaissance de moins.

Comme les serre-freins, les prêtres passent une partie de leur temps à accoupler.

Inutile de jouer au poker avec le sommeil : il finit toujours par vous gagner.

Trois choses émeuvent puissamment les femmes : l'intérêt, le plaisir et la vanité.

Une vieille coquette ne dit ni les années qu'elle a, ni les dents qu'elle n'a plus.

Les cœurs des jolies femmes, comme les bons du nouvel an, sont enveloppés d'énigmes.

Les coquettes sont comme les chats qui se caressent à nous plutôt qu'ils ne nous caressent.

Il y a trois choses que la plupart des femmes jettent par la fenêtre : leur temps, leur argent et leur santé.

Les colères des amants sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle.

La soif des louanges, des appréciations amicales, de la reconnaissance de nos efforts et de nos qualités est aussi naturelle chez l'enfant que chez le plus grand homme, et son contentement est aussi nécessaire à l'un qu'à l'autre.

La pauvreté a du bon ; quand elle vous tient, elle ne vous donne le privilège de ne pas entrer dans la boîte des jurés.

Il n'y a que deux belles choses au monde, les femmes et les roses ; et que deux bons morceaux, les femmes et les melons.

Heureusement que c'est une femme, Mme de Stael, qui a dit cela : " On ne peut causer deux heures avec une femme que quand on lui dit toujours la même chose."

Le monsieur qui vous crie d'un bord à l'autre de la rue en entrant dans une buvette : " Attendez-moi une minute, juste le temps d'avaler deux doigts," n'est pas nécessairement un cannibale.

L'alphabet chinois contient trente mille caractères. Un *typewriter* chinois devrait avoir la dimension d'une machine à battre de la force de cinquante chevaux-vapeurs, et être manipulée par une *typewriteuse* qui ne manquera pas de caractère non plus.

MOTS D'ENFANTS

Voyageur. — Veux-tu me diriger vers la Banque la plus proche ?

Gamin. — Oui, monsieur, pour trente sous.

Voyageur. — Trente sous, pour une simple direction ! bien cher !

Gamin. — Un directeur de banque, c'est pas de la bière ; ça se paie cher.

Le professeur. — Quelles sont les dents qui sortent les dernières ?

Cléophas (se réveillant). — Les fausses dents, tante Annette sort les siennes tous les soirs, quand on est couché.

— Eh bien ! Georges, t'es-tu amusé à la soirée de ta tante ?

— Comme de raison. En masse.

— As-tu bien dansé ?

— Dansé ! pas d'affaires, je me suis battu trois fois, dans le *basement* avec Petit Louis, et je l'ai rossé propre, je te le dis. J'en ai eu du fun !

La maman. — Tommy, pourquoi es-tu désolé ?

Tommy. — Je veux recevoir la volée, moi, na !

La maman. — Pourquoi ?

Tommy. — Parce que si tu me la donnes, papa ne me la donnera pas pour l'autre affaire, là, tu sais. Et j'aime mieux que ça soit toi.

Grand'maman. — P'tit Pierre, qu'est-ce que bonhomme Noël a mis dans ton bas ?

P'tit Pierre (digne et sérieux comme un échevin). — Je m'étonne, mémère, qu'à votre âge, vous ajoutiez foi à de pareils enfantillages ! Vous devriez savoir que tout ça c'est de la blague.

Lily, (six ans, a déjà été chez le dentiste). — Comme t'es belle aujourd'hui, pourquoi que t'es habillée en neuf ?

Ethel (une anglicane). — C'est aujourd'hui qu'on va me baptiser.

Lily. — Est-ce que tu vas prendre le gaz ?

Visiteur. — Comme tu deviens grand, Guillaume ; quel âge as-tu ?

Guillaume. — J'sais pas ; quand papa m'a envoyé à la *factorie*, j'avais seize ans ; mais quand je suis dans les chars avec maman, je n'ai jamais douze ans.

PERTE SÈCHE

— Tiens, ça va bien, et les affaires ?

— Mauvaise ; j'ai perdu \$100,000 hier.

— Allons donc ! comment cela ? Tu ne les a jamais eues.

— Pas tout à fait ; mais je les avais hier, si le père d'Adèle avait voulu dire comme elle.

COMMERCE DE CŒURS

Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts ;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes ;
Mesdames et Messieurs, comment les voulez-vous ?
On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire.
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend ;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument ;
J'en jouais bien dans ma jeunesse ;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous ! qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse,
Mais, à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps il s'use,
Et chacune et chacun finissent en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.

RIEN COMME LES MINUTIES DU LANGAGE

Un homme heureux, c'est Taupin, son franc-parler, sa bonhomie, son inconscience, lui font une place dans la vie que bien des gens de tact, d'esprit, ne parviennent pas à obtenir. Tout lui est permis ; plus encore, tout lui est pardonné ; on rit de ses mots, et, comble de gloire, on les répète.

Hier, au plus aristocratique des five o'clock, il répond à une jeune fille qui lui présentait une tasse de thé :

— Volontiers !... d'autant plus que j'ai pris une petite purge ce matin.

THEATRE-ROYAL

Nous avons cette semaine un véritable régal au Théâtre-Royal. " Reilly and Woods " sont de magnifiques vaudevilles qui ont un succès sans pareil.

Ses quatre p'tites danseuses sont charmantes et gracieuses à ravir. Elles dansent avec un chic inouï. Il faut les voir pour se faire une juste idée du charme de cette scène de p'tites danseuses. Miss Killie Talbot a droit d'être fière de son succès et elle est bien soutenue par les autres artistes.

Puis l'opérette " The Organ Crank " est vraiment délicieuse à entendre. Ces cantatrices ont des voix admirables qui charment l'auditoire.

La scène du fameux carrosse provoque des explosions de rire. Le cheval est merveilleux, le carrosse est au-delà de ce que l'imagination peut rêver. Il n'y a rien d'original comme cette scène.

Rien n'est ordinaire dans cette troupe, qui est peut-être la plus intéressante qui soit venue à Montréal. Nous engageons fortement nos lecteurs à profiter des séances de samedi après-midi et samedi soir pour aller voir ces curiosités auxquelles le génie de la gaieté a présidé.

DIPLOMATIE FEMININE

Mademoiselle Maintenant. — Ah ! Georges, que les hommes sont heureux ! ils ignorent tout ce que doit souffrir une jeune fille qu'on courtise.

Monsieur Plustard. — Souffrir, mon adorée ! oh, dites, vite, que je partage au moins vos souffrances, si je ne puis les faire cesser.

Mademoiselle Maintenant. — Voyez-vous, Georges ; mes frères se moquent de moi, et mes amies me demandent tous les jours. " Eh, bien ! à quand la noce ? " Puis, les parents sont curieux, ils veulent tout savoir et papa ne cesse de me poser des questions : " Que veut M. Plustard ? Pourquoi vient-il te voir continuellement, et pourquoi reste-t-il si tard quand il vient ? " Il a quelquefois l'air si en colère quand il me parle ainsi que j'en reste toute tremblante.

Monsieur Plustard. — Et que répondez-vous à ces questions ?

Mademoiselle Maintenant. — Rien... est-ce que je sais, moi ?... Vous ne m'avez encore rien dit... et naturellement je...

Monsieur Plustard se pencha à l'oreille de la rougissante jeune fille, qui sait maintenant ce qu'elle doit répondre à son papa.

COUPEZ LE PETIT BOUT ET SOUFFLEZ
PAR LE GROS

(Pour le SAMEDI.)

Un de nos nombreux collaborateurs en quête de joyeusetés a raconté aux lecteurs du SAMEDI, était en observation dans la rotonde du Windsor, lorsqu'il fut interpellé par un des ducs des plus authentiques de notre ville :

—Hello ! SAMEDI, un bel ?

—Tenu, qu'est ce ?

—Je parie cinq bouches que sur les trois premières personnes qui achèteront et allumeront un cigare, deux au moins tousseront, cracheront, comme des grippés.

—Tenu.

Le premier acheteur, était un tout jeune homme, accompagné d'une charmante jeune femme, quelque lune de miel en voyage. Il prit un cigare, le coupa, et voulut l'allumer, une violente quinte de toux, le secoua des pieds à la tête, et cela si subitement, qu'il masqua la jolie figure de sa compagne d'un nuage de fumée. L'éclipse passée, le cigare allumé, le couple s'en alla en riant. Heureuse jeunesse ! Dans combien de temps se boudront-ils, pour moins que cela.

Le second fumeur était un candidat politique, qui travaillait son élection, il prit un paquet de cigares et le distribua aux amis.

Ce fut une véritable cacophonie !

Notre collaborateur s'avoua vaincu, paya, mais accusa son adversaire d'avoir employé quelque sortilège pour gagner son pari.

—Jamais de la vie ! répondit le vainqueur, tous ces gens et bien d'autres ont toussés, toussent et tousseront chaque fois qu'ils allumeront un cigare. Le remède est pourtant bien simple. En allumant, après avoir coupé le petit bout du cigare, le fumeur aspire toutes les poussières, plus ou moins grosses, qui se trouvent dans l'intérieur du cigare, et c'est cela qui les fait tousser à rendre l'âme. Il suffit pour faire disparaître cet inconvénient de souffler dans son cigare par le gros bout pour en expulser toutes les matières tenues qu'il contient, et l'on peut après l'allumer sans crainte.

Ce n'est pas plus difficile que cela.

PENSÉES D'UN PATINEUR A
ROULETTES

(Pour le SAMEDI.)

Le patin à roulettes est un petit quadrupède des plus fantasques.

Il est aussi folâtre et innocent qu'un agneau ; mais plein de malice. Dès qu'on monte dessus il saute, gambade, et vous force à saluer les dames, même quand il n'y en a pas.

Il est plus électrique que le poisson torpille ; au moindre contact on ressent une secousse qui vous lance un pied à Toronto et l'autre à Québec.

Il rompt l'équilibre établi par la nature. Dès qu'on l'a aux pieds, c'est lui qui commande ; les jambes se querellent, se cognent, se fâchent, se dérobent et force vous est de vous asseoir, malgré vos protestations.

Il dégage un fluide qui développe une grande sympathie entre votre personne et le plancher.

Selon votre comportement cette sympathie se manifeste de diverses manières. Vous êtes attiré en avant ou en arrière, sur le côté, individuellement ou entas de cinq pieds d'épaisseur.

L'attraction en arrière est la plus commune ;

elle atteint son maximum d'intensité lorsque la tête touche terre. Les gens chauves n'en sont pas exempts.

Le patin à roulettes s'utilise de deux manières :

Horizontalement et verticalement : on commence par la première manière, on n'arrive à la seconde qu'après une certaine expérience.

Quand il s'amuse, le patin à roulettes est le plus folichon et le moins respectueux des animaux ; il tombe, avec le même sans gêne, un échevin, voire même un maire, aussi bien qu'un gamin des rues.

Quoique brouillon en apparence, il ne manque pas de méthode ; aussitôt qu'il a envoyé vos pieds aux extrémités de la terre, il met à leur place, les autres membres, avec une précision et une promptitude surprenante.

Très orgueilleux et avide d'applaudissements, il vous tiendra là, tant que la galerie applaudira. Grâce à son fluide magnétique il vous fera exécuter, sans efforts, et avec grâce, les évolutions les plus difficiles.

Cet animal quoique très doux, ne s'approche pas sans danger ; avant d'y toucher il est bon par précaution de se munir d'un coussin bien rembourré et d'une bouteille de Chloralyne de Gray.

ETUDE SUR LES STEAMBOATS

(2^{ème} composition par un Enfant de Chœur.)

Les steamboats sont des maisons aquatiques qui flottent principalement sur l'eau ; il s'en rencontre sur les lacs, mais ce sont rivières qui produisent le plus.

Les plus jeunes, ou pour mieux dire les plus petits peuvent être pris près de la source d'une rivière, mais ils grossissent à mesure que l'on approche de l'embouchure. J'ai remarqué que les gros steamboats vont toujours sur le long de la rivière, tandis que des petits traversent seulement d'une rive à l'autre.

Il y a bien peu de steamboats à voile, la plupart marchent par la vapeur avec accompagnement de roues à palettes. Ces palettes n'ont pas de numéros comme les roues de fortune. Je n'ai pas de confiance dans un steamboat à vapeur qui n'a pas de roues. Tous ceux que j'ai vus portent les roues accrochées aux côtés ; ça doit être fatigant ; on me dit toutefois que dans les endroits où il y a peu d'eau, ils viennent au monde avec un fonds tout uni, et seulement une petite roue en arrière ; ceci me paraît plus conforme aux règles de la nature.

Les steamboats se nourrissent de bois, de charbon, de cotons de blé-d'inde et autres légumes semblables. A moins d'être servis de ces plats succulents, ils refusent de laisser monter leur steam, ce qui les a perdus dans l'estime de plusieurs.

Il y a une différence notable entre les steamboats bien-élevés et les chars urbains ; dans ces derniers il faut donner son billet presque aussitôt après avoir pris un siège debout ; et dans un steamboat on donne son billet en débarquant, ce qui sauve l'intérêt de l'argent.

Un steamboat ferait voyager un passager tout l'été tant qu'il ne se déciderait pas à donner son billet au débarcadère.

Les steamboats aux longs cours se fatiguent vite ; ainsi entre Québec et Montréal ils sont obligés de se reposer trois fois, et chaque fois ils déchargent du fret et ça les soulage ; je n'ai jamais pu savoir où ils prennent tout ce fret.

Beaucoup de passagers fatigués, eux aussi, profitent de ces arrêts pour aller retremper leurs forces au "Repos du Voyageur." Après avoir pris un "Schooner" ils reprennent le "Steamer."

Les steamboats voyagent rarement sur la terre ferme, quoique j'en aie vu des petits à bord des chars, qui étaient engagés pour aller travailler sur les lacs ; ceux qui émigrent ainsi restent toujours petits. Il y en a un comme ça sur le lac St-Jean : le "Péiconba" ; il est rétif et cherche toujours à ne pas marcher ; les propriétaires ont de la misère à l'apprivoiser ; c'est pourtant un steamboat d'eau douce ; mais il n'a pas un bon fonds.

C'est surtout en été qu'on voit le plus grand nombre de steamboats sur l'eau ; ils sortent de leurs quartiers d'hiver tout peints de frais et se montrent rarement en public au printemps sans qu'ils aient changé de couche blanche et fait repasser leurs tuyaux. Je n'ai pas encore vu de steamboats noirs ; il paraît qu'il y en a en Afrique assez.

Les steamboats qui se respectent tiennent une ligne de conduite régulière et plusieurs sont connus pour faire leurs marchés deux fois la semaine.

Ça, ça crie fort un steamboat ; aussi il y en a-t-il beaucoup qui sont terriblement enrhumés à force de se faire aller le sifflet ; il est vrai aussi qu'ils prennent beaucoup d'humidité aux extrémités et qu'ils ont toujours le derrière dans l'eau.

Les steamboats portent le gouvernail en arrière en guise de "bustle" et le beaupré en avant ; c'est pour conserver l'équilibre.

Il y a plusieurs catégories de steamboats : les viveurs, les sérieux et les dévots ; ainsi il y en a qui passent la saison en voyages de plaisir à l'eau salée ; et j'en connais d'autres qui sont presque toujours en pèlerinage à Ste Anne, mais il n'y vont jamais à pied.

Les steamboats ont un faible pour le sexe faible : la marée par exemple ; ils aiment à voyager avec elle ; ils retarderont leur départ quelquefois des heures, appuyés paresseusement du long d'un quai pour le plaisir de prendre la belle.

Les steamboats prennent beaucoup de précautions contre les incendies, et il y a toujours de l'eau à l'entour en quantités désirables.

Chose digne de remarque, les steamboats qui sont toujours dans l'eau, se noient rarement ; quant ils disparaissent de leur sphère d'action, c'est dû à la vieillesse, ou à l'âge avancé, à moins qu'il n'y ait d'autres raisons.

ATSANNEN

Québec, 29 avril 1890.

DANS LE TON

M. Beaumonde.—Que pensez-vous du nouveau cocher, ma chère ?

Madame Beaumonde.—Parfait ! ses cheveux sont juste de la couleur du cheval brun.

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS

On avait bien ri, bien bu, et deux amis s'en retournaient chez eux, lorsque des vagabonds, profitant de la noirceur de la nuit, les attaquèrent. On se cogna, mais on s'en tira tant bien que mal, grâce à l'intervention de la police. En arrivant à la maison, Joe dit à Charley :

—En voilà une drôle ; mais les brigands ne savaient pas à qui ils avaient affaire. Quand à moi, j'ai étranglé une espèce de lâche qui avait une bien sale tête ; du reste il s'est sauvé en me laissant sa cravate.

Charley.—Ça ? C'est à moi.

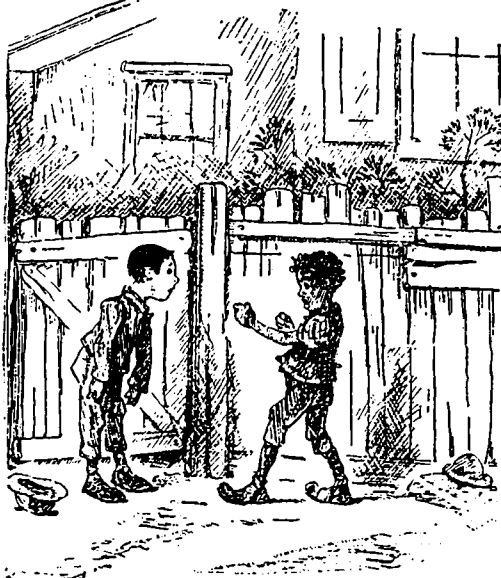
Et ils allèrent se coucher sans ajouter un mot.

NOS CHERIS



XXXI

—Grand'mère, j'ai été à la messe.
—Et qu'est-ce que tu as vu, ma fillette ?
—J'ai vu des peti' enfants qui tapaient sur leur ventre pou' en faire sortir leurs péchés.



XXXII

HORS DE MARQUE

Le petit blanc au petit nègre.—Moi, me battre avec toi ! Pas si bête ! Comment est-ce que je pourrais te faire un *blackeye* ?



XXXIII

UN ESPRIT CLAIR

Etranger.—Mon jeune ami, veux-tu me dire comment on se rend à la gare d'ici ?
Le gamin.—Avez-vous une voiture ?
L'étranger.—Non.
Le gamin.—Alors vous allez vous y rendre à pied. Il n'y a pas d'autre moyen.



XXXIV

Mabel.—Nous allons jouer au ménage ; je serai la mère.
Georges.—Moi le père.
Clara.—Et moi la cuisinière.
Georges.—Tu es toujours comme cela, toi ; faut que tu commandes partout !

En prenant un verre :
Jer Politicien.—J'adore cela les élections, moi : voir tout ce monde laver son linge sale en public !
Bud Politicien.—Oui, c'est une belle *chémise* en scène.

LES HOMMES ET LEURS HABITUDES

Dans une foule, c'est toujours l'homme le plus grand qui se place au premier rang.
Les femmes haïssent les menteurs et forcent les hommes à mentir.

Les compliments sont faits par les hommes, mais ce sont les femmes qui les paient.
Quand un homme parle peu, il écrit souvent trop.

L'homme qui veut vendre un objet est plus aimable que celui qui veut l'acheter.

En général un homme se contredit neuf fois sur dix.

Les voyages rendent l'homme sage ; ils lui font perdre sa fatuité. Mais au retour il en reprend, malheureusement, une plus forte dose.

Un bel homme est trop beau pour être utile, et pas assez pour servir d'ornement.

L'homme qui a fait une bonne action, se repose ; celui qui en a commise une mauvaise, s'empresse d'en commettre une autre.

Jeune, l'homme veut réformer le monde ; vieux, il se contente d'essayer de se corriger.

L'homme compatit aux faiblesses physiques de ses amis, et méprise leurs faiblesses morales.

Jusqu'au jour où ils se marient, les hommes prétendent qu'on ne doit pas faire de cadeaux de nocces.

UN CHIEN SAVANT

Recorder.—Vous êtes accusé d'insulte systématique en appelant votre chien Luby comme votre voisin.

L'accusé.—Puis-je poser une question à M. Luby ?

Le Recorder.—Certainement ; faites.

L'accusé.—Comment épelez-vous votre nom ?

M. Luby.—L, u, b, y.

L'accusé (trionphalement).—Eh ! bien, Votre Honneur, demandez à mon chien s'il n'épèle pas son nom L, u, b, y, e. Ce n'est pas du tout de la même famille.

QUELQUE CHOSE DE MIEUX

Patient.—Le docteur est-il ici ?
Servante.—Oui, monsieur ; mais si vous voulez l'attendre un peu ! Il est dans la cour à tuer un poulet.
Le patient.—Appellez-le ; j'ai ici mieux que cela.



XXXV

VOTE DE NON CONFIANCE

La mère.—Viens attrapper ta sauce. Tu as encore été visiter le pot aux confitures ce matin.

Bob.—Maman, ça fait sept ans que nous nous connaissons. Il me semble qu'un vieille amitié comme celle-là devrait me protéger contre de telles insinuations.



XXXVI

Elsie, (étonnée).—Regarde donc maman ! C'est une bonne farce au bon Dieu, hein ?
La mère.—Qu'est-ce que tu veux dire ?
Elsie.—Puisque le bon Dieu a oublié de l'éteindre ce matin.

NOS CHERIS

S'IL VOUS POSE LA QUESTION
DITES : OUI

On en raconte une bonne sur la rue Saint François-Xavier.

Un agent travaillait tranquillement dans son bureau, lorsqu'il voit entrer un homme bien mis, qui s'assoit sans façon et lui dit :

—Pouvez-vous me prêter \$5.00 ?

—Cinq piastres, mais vous m'êtes absolument étranger.

—Je le sais, aussi est-ce comme étranger que je vous les demande. Voulez-vous me prêter \$5.00 ?

—Mais, vous ne m'êtes pas recommandé.

—Parfaitement ; j'ajouterai que je n'ai aucune garantie à vous donner. Voulez-vous, oui ou non, me prêter \$5.00.

—Non.

—Vous refusez ?

—Oui.

—Très bien, monsieur. Je possède \$1,000,000, et je n'ai pas d'héritiers. Je passe ma vie à chercher un homme disposé à prêter \$5.00 par pure charité ; quand je l'aurai trouvé je lui léguerai tous mes biens, par testament. Vous avez perdu. Ta, ta !

QUANT ON EST PRESSÉ

Le passeur. —Dites donc, vous, vous ne pourriez pas descendre de cheval, pour entrer dans le chaland ?

Le passant. — Impossible, je suis trop pressé ; je n'ai pas le temps de faire la route à pied.



XXXVIII

UNE GARDIENNE DE MOEURS

Grand'mère. — Deux heures de lecture sans arrêter, Juliette ! Ce livre-là est trop intéressant ; faudra que tu me le prêtés !

Juliette. — Grand'maman, je ne puis pas. Tu ne dois pas lire ces choses-là. C'est un livre écrit seulement pour nous autres, tu sais.

SUBSTITUTION INOCCUPANTE

Nouveau marié. — Je suis un autre homme depuis que je suis marié.

Un ami. — Est-ce que ça fait l'affaire de ta femme de se trouver avec un autre homme ?

QUAND ILS SONT PETITS

Miss Grace, (à une revue d'écossais). — Drôle de costume pour des hommes, pas vrai, oncle Georges ?

Oncle Georges. — Certainement ; mais je te croyais plus instruite. Ignorestu que tous les écossais sont obligés de porter des robes ?

Miss Grace. — Non ! Quand cela ?

Oncle Georges. — Quand ils sont tout petits.



XXXVII

APPARENCES TROMPEUSES

Lily, (désolée). — Qui peut-il être ? Trop fier même pour me regarder !... Mais, j'y pense ! En me voyant avec ces deux enfants, il a peut-être cru que je suis mariée !



XXXIX

UN JEUNE HOMME SCRUPLEUX

La mère. — Tommie, pourquoi fais-tu pleurer ton petit frère ? Donne lui la moitié de ta pomme !

Tommie. — Je ne peux pas ; papa m'a toujours dit de ne rien faire à moitié.

LES ŒUFS DE PAQUES DE LOULOU

Ils sont venus, comme en maraude, enlever au salon l'encrier de Chine, du papier et des plumes, puis, sans être vus, retenant leur souille, étouffant leurs pas, ils ont monté tout d'une haleine jusqu'à la mansarde, qui fait pignon au front du petit hôtel, noyé là-bas dans les arbres du grand parc.

Lainé, Georges, a six ans, l'autre, Albert compte quatre ans à peine, tous deux charmants, deux chérubins aux boucles blondes, adorables dans leur petit costume de marin, en deuil.

Ils sont arrivés, essouffés, mais sans encombre, et ont fermé la porte avec mystère.

La mansarde n'a pour tous meubles qu'une grande table de bois blanc, un escabeau, un vieux fauteuil en tapisserie, où repose une poupée, et qui porte, amarré aux bras du dossier, un gros ballon captif.

— Alors, Georges, tu vas lui écrire ? demande le tout petit à l'aîné, avec un sentiment d'étonnement presque respectueux.

— Oui, fait l'autre, important, tu vas voir !

Il tire à lui l'escabeau, prépare sa table en écrivain consommé et la besogne commence. La plume s'en va, s'en vient, novice, trotinant, traquant sur le papier bordé de deuil de gros caractères, en rupture d'alignement.

En face de son grave aîné, le petit, juché sur le fauteuil contemple, émerveillé la plume qui court, noircissant la feuille ; et, inconsciemment il s'intrigue de voir la pensée se formuler ainsi.

Cependant le petit scribe s'atraitait sans doute de ce qu'il écrirait là, car sa bouche rose s'allongea en une petite moue désolée, le front avait un pli, et les yeux gros clignottant, de temps en temps, comme pour commander aux larmes.

Il fallut trois gros quarts d'heure pour mener la lettre à bien. Après l'avoir contemplée quelques instants, l'écrivain novice se renversa sur l'escabeau, et, pour avoir son avis lut au petit, bas et avec recueillement, ce qu'il venait d'écrire :

« Petite Loulou chérie,

« Depuis que tu es partie pour le Paradis du Bon Dieu, la maison est bien désolée : Mère pleure toujours et père aussi pleure. Tout le monde s'est habillé de noir et j'ai demandé à Mademoiselle qu'elle nous fasse des robes noires pour tes poupées ; et, avec Albert, nous les leur avons mises. Maintenant, je vais te dire, Loulou, pourquoi je t'écris : C'est demain jour de Pâques. Mademoiselle, qui était allée à la ville, nous a rapporté deux gros ballons et nous sommes allés jouer au parc Sohmer. Mais Albert a laissé partir son ballon et le ballon a monté, monté ; puis, il y a un coup de vent qui l'a jeté dans l'arbre et le ballon s'est crevé. Moi, j'ai dit à Mademoiselle : « Est-ce qu'il aurait toujours monté bien haut ? — Oui, qu'elle a dit. — Toujours ? toujours ? — Oui, qu'elle a encore dit — Oui, jusqu'au Paradis ! » Alors, je n'ai plus parlé ; mais, quand nous sommes revenus à la maison, j'ai dit à Albert : « Tu sais, les ballons, quand il ne vont pas dans les arbres, ça va jusqu'en Paradis. Eh bien ! sais-tu ce que nous ferons ? Nous enverrons mon ballon à Loulou ; et, nous lui attacherons une poupée, parce qu'elle n'a peut-être pas de poupée, là-haut. » Il a dit « oui ! » et avant de te l'envoyer, je t'écris pour que tu saches bien que c'est nous qui te l'envoyons.

« Je suis devenu bien sage pour consoler mère qui pleure, Albert aussi. Toi sois toujours bien gentille avec le Bon Dieu !

« Tes deux petits frères qui t'aiment.

« ALBERT et GEORGES. »

Albert trouva la lettre bien. Il y voulut apposer sa grille, et signa de deux grosses taches, que l'aîné épongea avec indulgence. On attachait la lettre à la poupée, la poupée au ballon.

Le lâcher commença.

Les hommes de pensée sont rarement gens d'action, Georges voulut laisser Albert présider en maître aux préparatifs du départ. Albert s'y prit virilement. On poussa la table sous la lucarne. Ils s'y hissèrent tous deux. Le capitaine coupa les amarres, le ballon partit.

UNE CARRIÈRE GATÉE



Carlo. — De quel sabbat sors-tu ? Je ne t'aurais jamais reconnu par derrière.

Boulé. — Ne m'en parle pas. Je suis tombé hier entre les mains du charcutier du coin qui a commencé tout de suite à me mettre en saucisse. M'arracher de là a été le plus grand effort de ma vie. J'arrive de loin, va !

L'importance du bon goût dans les arts



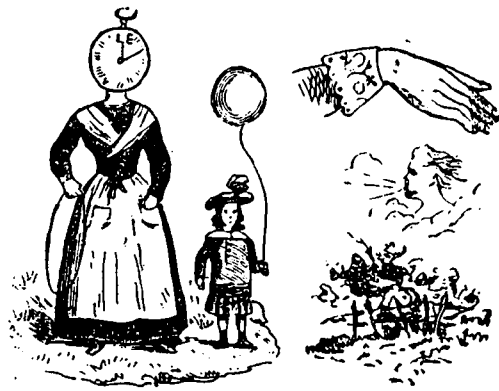
Madame Josaphat a eu le bonheur de trouver un cocher qui appareille parfaitement Carlo.

PLUS QU'À LA HAUSSE



— Si ce tailleur-là ne me ruine pas ! Jamais mes pantalons ne sont montés si haut.

REBUS



Réponse au dernier rébus :

« IL FAUT CASSER LE NOYAU SI L'ON DÉSIRE L'AMANDE. »

Mais à peine sorti de la lucarne, il eut l'air de chasser sur ses ancres, et pendant un instant les pieds de la poupée labourèrent le toit. Les petits, inquiets, se désolaient déjà ; mais il vint un coup de brise, et la poupée quitta des pieds notre terre, et s'en fut emportée, les yeux au ciel et les bras ballants.

Ils étaient là, dans l'embrasure, qui tendait derrière eux un fond d'ombre aux tons roux, les deux têtes rapprochées s'enlevaient, en lumière, comme deux petites tête d'anges. Devant eux, l'espace rayonnait immense, et leurs yeux contemplaient éblouis le ballon qui montait.

Bien haut, des hirondelles, le voyant passer, s'en vinrent le reconnaître, et pendant quelque temps l'escortèrent curieuses. Il monta tout droit.

Enfin, les petits virent se perdre, peu à peu dans l'azur pâli du soir, le beau ballon qui avec leurs baisers, portait à Loulou une poupée, pour le jour de Pâques.

COUP DOUBLE

Maude. — Est-ce vrai que tout est rompu entre toi et Paul ?

Marguerite. — J'en suis désolée, mais c'est plus fort que moi, je ne puis pas épouser un homme qui a le nez cassé.

Maude. — Le nez cassé ! Comment cela est-il arrivé ?

Marguerite. — Il l'a mis sous ma raquette en jouant au tennis.

EN AVANT

Tri-fluvien. — Nous sommes des gens de progrès, nous autres de Trois-Rivières ; notre conseil de ville ne taxe pas les vendeurs de chevaux ; il fait mieux que cela.

Montréalais. — Qu'est-ce qu'il a fait ? A-t-il formé une nouvelle compagnie pour la construction d'un pont ?

Tri-fluvien. — Il a passé un règlement pour museler les moustiques, pendant la canicule.

LA SABERDACHIE DE G...

NOUVEAU GENRE D'AMUSEMENT

Chez le Recorder.

— Accusé, quel est votre état ?

— Rentier, mon honneur.

— Vous êtes voleur aussi ?

— Ça, mon honneur, ce n'est pas mon état, c'est un sport.

L'UNION FAIT LA FORCE

Deux volontaires essaient de couper à l'exercice en se faisant porter malades.

Le major passe la visite.

— De quoi souffrez-vous ?

— Oh ! major, j'ai d'affreuse coliques.

— Bien ; et vous ?

— Moi, major ! j'ai tout le contraire.

— Ah ?... Eh bien, ça n's'ra rien : arrangez vous ensemble.

A BAS LES PLUMES

Voici une curieuse découverte que vient de faire le professeur de chimie Abironiconorocothidresistard.

Ce grand professeur n'ayant pas le sou, fait annoncer qu'il vient de découvrir un procédé (à la portée de tous) pour écrire sans plume ni encre, et, de plus, qu'il en livrera le secret sur l'échange de la modique somme de 25 cts.

Et les envois de venir de toutes parts.

Tout laconiquement le célèbre professeur leur répond : Prenez un crayon.

G.

P. S. — Le SAMEDI sera heureux de recevoir de nouvelles confidences de Monsieur G avec l'espoir que notre ami Joe ne négligera pas son coin.

L'enthousiasme électoral à sa dernière puissance.



(2 heures du matin : retour du comité.)

—Merci, messieurs pour ces acclamations chaleureuses ! Allons prendre quelque chose.

PINCÉES DE CONSEILS

PROPRIÉTÉS MÉDICINALES DES LÉGUMES

Les épinards agissent directement sur les reins.

Le pissenlit, en salade, à la même propriété.

Les asperges purgent le sang.

Le céleri agit sur le système nerveux, et est le meilleur des spécifiques contre le rhumatisme et la névralgie.

La tomate est un anti-bilieux.

La betterave et le navet sont des apéritifs supérieurs à l'absinthe.

La laitue et le concombre rafraichissent le système.

L'oignon, l'ail, le poireau, les olives et les échalottes activent la circulation du sang, et facilitent la digestion.

L'oignon rouge est un excellent diurétique, et son frère blanc un narcotique sans danger.

Blanc ou rouge l'oignon est tonique et nutritif.

Quelques mondaines prétendent même que la soupe à l'oignon guérit le mal aux cheveux.

LES QUALITÉS DE L'HUILE DE CHARBON

Elle est bonne, pour enlever les taches de graisse sur la table. Frottez légèrement l'endroit taché avec un linge fin imbibé d'huile de charbon, passez ensuite un peu d'eau de cologne, et frottez ensuite avec un linge bien sec.

Elle est bonne, pour garantir les poêles contre la rouille, pendant l'été ; il suffit pour cela, le poêle éteint bien propre, de le frotter avec de la mine de plomb, légèrement humectée d'huile de charbon.

Elle est bonne, pour nettoyer les peintures, il suffit de les frotter avec un linge mouillé d'huile de charbon.

Le noyer noir et tous les meubles en bois ciré, seront toujours brillants si vous les polissez avec un peu d'huile de charbon.

Pour avoir une chemise bien brillante, dites à votre blanchisseuse de mettre une cueillée à thé d'huile de charbon dans chaque pinte d'amedon ; pour l'encourager à suivre votre conseil, dites lui que ce mélange empêchera les tissus fins de coller à son fer.

L'argent brille au contact de l'huile de charbon.

Pour rendre clair et brillant un verre de lampe, et l'empêcher de casser, rien ne vaut une bonne friction faite avec un papier trempé dans l'huile de charbon.

La rouille disparaît lorsqu'on plonge l'article rouillé dans de l'huile de charbon, et qu'on le frotte ensuite avec de la poudre d'émeri, liée avec un peu d'huile.

L'huile de charbon est la providence des marcheurs, elle rend souple comme un gant les chaussures durcies par l'eau.

Une cueillère à bouche d'huile de charbon

dans une bouilloire d'eau, économise à la laveuse beaucoup de travail ; point n'est alors besoin de frotter le linge aussi fort.

L'huile de charbon rend la toile cirée comme neuve.

Enfin, employée en compresse, elle guérit les maux de gorge, les coupures, et les engelures.

REMÈDE FACILE CONTRE LES MALADIES DE POITRINE

On connaît depuis longtemps les propriétés curatrices des aiguilles de pin et des soulagements qu'elles prouvent dans toutes les maladies de poitrine ; mais ce qu'on ignore généralement c'est que le bois même du pin jouit des mêmes propriétés que les aiguilles du même arbre.

Comme toutes les découvertes, celle-ci est due au hasard.

Une malade ayant appris qu'un oreiller d'aiguilles de pin était le meilleur remède contre les affections de la poitrine, voulut en avoir un. C'était à la ville, et faute d'aiguilles on lui fit faire un oreiller bourré de fins copeaux de bois pin. L'oreiller fit merveille, et la malade éprouva un soulagement immédiat.

La famille suivit l'exemple, et chacun de ses membres eut bientôt son oreiller de copeaux de pin. Les maux de gorge, les asthmes, les quintes de toux disparurent comme par enchantement.

Comme on le voit le régime est facile à suivre et le remède aussi agréable que peu coûteux à faire.

CONTRE LA DIPHTÉRIE

S'il est un fléau redouté des mères, c'est bien la diphthérie. L'enfant est gai, riant, joyeux ; tout à coup il a la fièvre, le mal gagne, le médecin est impuissant et le pauvre petit, saisi à la gorge, râle et s'éteint.

Et pourtant si l'on en croit dame rumeur, les nègres de la Louisiane, ces naïfs, ont trouvé contre ce mal sans pitié un remède aussi efficace que simple. Ce n'est rien autre que du jus d'ananas.

L'enfant d'un étranger en visite dans le Sud fut atteint de la diphthérie. Le médecin l'avait abandonné. Un vieux nègre apprenant cela alla voir le père, et lui conseilla de faire prendre à son petit malade, le jus d'un ananas. On essaya ce remède, le mal s'arrêta et l'enfant guérit. Le père raconta la cure aux reporters qui repandirent la nouvelle. Depuis, des centaines de cas ont été traités par la même méthode ; elle a constamment réussi. Si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal, comme dit la chanson, et ça ne coûte rien d'essayer. Au lieu d'aller chez le pharmacien, on achète un ananas mûr, on le presse, et on donne le jus au petit malade.

Ce jus est tellement corrosif qu'il ronge les membranes diphthériques ; et donné non encore mûr à une personne dont la gorge est saine il en brûle les parois.

La presse américaine a constaté le succès général de ce remède ; LE SAMEDI est heureux de le signaler à ses lectrices, tout en souhaitant qu'aucune d'elles n'ait à s'en servir.

L'ESSENTIEL

Un tripoteur d'affaires à un bon bourgeois de Paris.

—Vous avez une mine superbe.

—Ah ! c'est que, moi, j'ai un bon estomac et une conscience pure.

L'autre, se rebiffant :

—Moi aussi, j'ai un bon estomac !

UN HONNEUR TOUCHANT

Vieux monsieur.—Sabre de bois ! faites donc attention ! Vous venez de marcher sur mes cors.

Gommeux.—Mande pardon ! mais au lieu de vous plaindre, vous devriez être fier ; c'est avec ce même soulier que j'ai marché sur les cors du Gouverneur-Général lui-même mardi après-midi, à la gare du Windsor.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

Sait-on combien chaque lecteur du SAMEDI a d'aïeux ? ni plus ni moins que 139,230,017,489,534,976.

Comptons :

Chacun d'eux a d'abord eu un père et une mère : ces deux parents ayant subi la même loi ; cela fait déjà quatorze êtres humains pour trois générations.

Ceux de nos lecteurs qui mettraient en doute le nombre d'aïeux que nous leur attribuons, n'ont qu'à recommencer le calcul que nous avons fait, en remontant jusqu'à la création du monde.

SAXONS ET LATINS

Les Italiens ne font pas grève. Dernièrement une compagnie américaine ayant importé des terrassiers italiens, réduisit leur salaire après quelques semaines de travail. Les Italiens ne dirent rien, mais pendant la nuit, les hommes rognèrent leur pelle d'un pouce. Le contremaître, en constatant ce massacre, le lendemain matin, demanda des explications. Alors, l'orateur de la bande s'avançant, dit avec une solennité toute romaine :

—Pas autant d'argent, pas autant de terre d'enlevée ; le travail durera plus longtemps. Les Italiens ne sont pas aussi fous que les américains, ils ne font pas grève.

La compagnie remplaça les bêches et rendit les anciens salaires.

UN ENCOURAGEMENT

Belmine (à Madame Posetable).—Madame, j'ai le regret de vous apprendre qu'un mois s'est encore écoulé, sans que je puisse vous payer ma pension.

Madame Posetable (sanglotant).—Je le sais ; je l'avais deviné ; vous êtes sans pitié, pour une pauvre veuve. C'est honteux, de ne pas avoir plus de sympathie pour une femme dans ma position !

Belmine (franchement).—De la sympathie ! je vous engage, madame, à voir mon tailleur ! Ça vous consolerait.

AVANT LES FIANÇAILLES

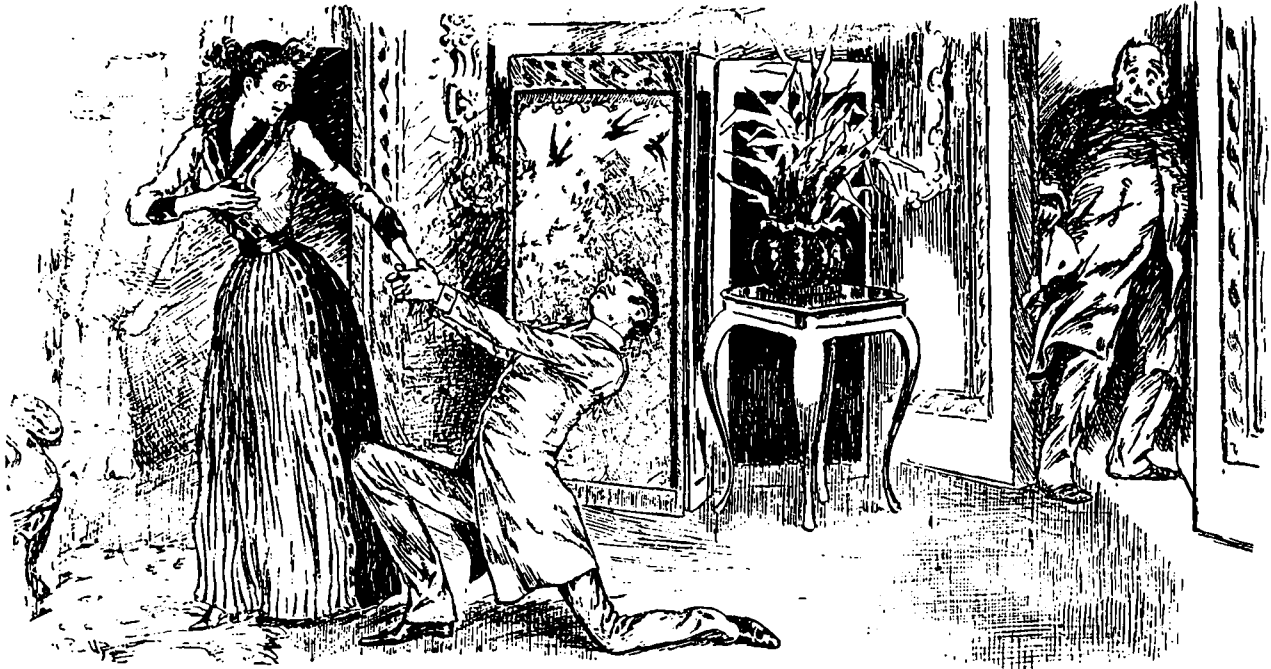


(Tirant au petit os.)

M. Sambo.—Qu'est-ce que tu souhaites, Carline ? Delle Fleur de Lys. — Je souhaite d'avoir un beau manteau en Sealskin. Et toi ?

Sambo.—Je souhaite que l'os casse de ton côté.

DECEPTION CRUELLE



Lucie.—Tu peux entrer, papa ; ça ne nous dérange pas ; nous répétons la petite pièce pour dimanche prochain.
Le père, (en lui-même).—Fatalité ! Je pensais bien que ça y était, cette fois.

TROP DE CHANCE A LA FOIS

Louison.—Tu es bien triste pour un homme qui vient de trouver cent piastres.

Henri.—Ce que c'est que la veine ! Un bonheur n'arrive jamais sans l'autre. J'ai bien trouvé autre chose aussi.

Louison.—Mais alors raison de plus pour être gai.

Henri.—Distingo. C'est le propriétaire de l'argent que j'ai trouvé ensuite.

MAUVAISE SPECULATION

Charles.—Comment ont tourné tes galanteries envers la fille de ta maîtresse de pension ?

Cyprien.—Ne m'en parle pas. Je croyais, en faisant semblant d'aimer la fille que la mère ne me tracasserait pas trop aux échéances, mais ça mal tourné. La vieille pingre m'a pensé si entiché de sa fille qu'elle a voulu profiter de mon aveuglement en me demandant cinq piastres de plus.

CE QUE C'EST QUE DE SE COMPRENDRE

La scène se passe au nouveau City Club de Montréal.

Le garçon de table, (se posant devant un étranger auquel il a ruineusement adressé la parole dans l'anglais le plus correct ? ? . . .)

Le client, (français nouvellement débarqué).—Parlez-vous...

Le garçon, (l'interrompant triomphalement).—Barley-Soup?... All right !

UN COUP DE COUTEAU



Mlle Travis.—Regarde-moi ; n'est-ce pas un génie que cette modiste ?
Mlle Smith.—Délicieux ! J'en suis épatée. Cette femme pourrait donner de l'élégance à un manche à balais

DE L'HUILE SUR LE FEU



Madame Biggs.—Je viens de recevoir un valentin hideux de laideur, et je soupçonne que c'est vous qui me l'avez envoyé.

Madame Hawkins.—Si on peut, par exemple ! Vous vous rappelez-t'y pas, quand et quand qu'on s'est rencontré l'autre avant hier soir, que vous m'avez dit que vous aviez fait prendre votre pornographie. Vous voyez donc pas que c'est votre portrait qu'on vous a envoyé ?

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

FIXER QUELQU'UN, pour *regarder quelqu'un*.— Cette locution est tellement répandue dans certaines provinces, qu'elle y est devenue d'un emploi presque général même dans la meilleure compagnie. Elle n'est pas moins essentiellement fautive et impropre. *Fixer* ne saurait avoir d'autre sens qu'attacher, rendre solide ; ce serait tout au plus *fixer* son regard sur quelqu'un qu'il faudrait dire.

VIS-À-VIS ne s'emploie pas au figuré ; on ne dira donc pas : Ses procédés *vis-à-vis* de vous, mais : Ses procédés envers vous, à votre égard. — *Une maison est vis-à-vis d'une autre, mais ne lui fait pas vis-à-vis.*

POINT, PAS.— "*Point* exprime la négation d'une manière absolue ; *pas* l'exprime avec moins de force. On n'espère *pas* l'accomplissement des choses peu vraisemblables ; on n'espère *point* la réalisation d'une chose impossible.

"On conclura de cette observation que *pas* est préférable à *point* devant des mots qui marquent des degrés de comparaison ou de quantités, tels que ; *meilleur, moindre, fort, si, beaucoup*, etc..."

"Par une raison analogue, *pas* convient mieux que *point*, devant les noms ou adjectifs de nombre. Qui dirait : *Il n'y a point une étoile au ciel*, parlerait mal, c'est *pas* qu'il faut dire.

"Ainsi : *Ne le quittez point d'une minute*, est incorrect."

SE DÉTRUIRE, SE SUICIDER.— *Se détruire* ne saurait se dire pour *se tuer*, ce n'est ni français ni exact, puisque la foi nous apprend que, notre âme étant immortelle, la mort ne la détruit pas. Autant presque vaudrait le dicton des gamins de Paris : — *Je me périrai*.— Quant à la seconde de ces deux locutions, elle renferme le plus étrange des pléonasmes. L'homme qui commet un suicide est un *suicide*, vous ne parlerez avec justesse qu'autant que cet homme s'est tué deux fois.

ENTOURS, ALENTOURS.— *Entours* n'est pas français. — D'après certains grammairiens *alentours*, ne le serait pas non plus ; on devrait écrire à l'entour. — Cependant il est reçu de dire *les alentours* d'un château, d'une maison, et même au figuré *les alentours* en parlant à une personne des gens qui vivent autour d'elle.

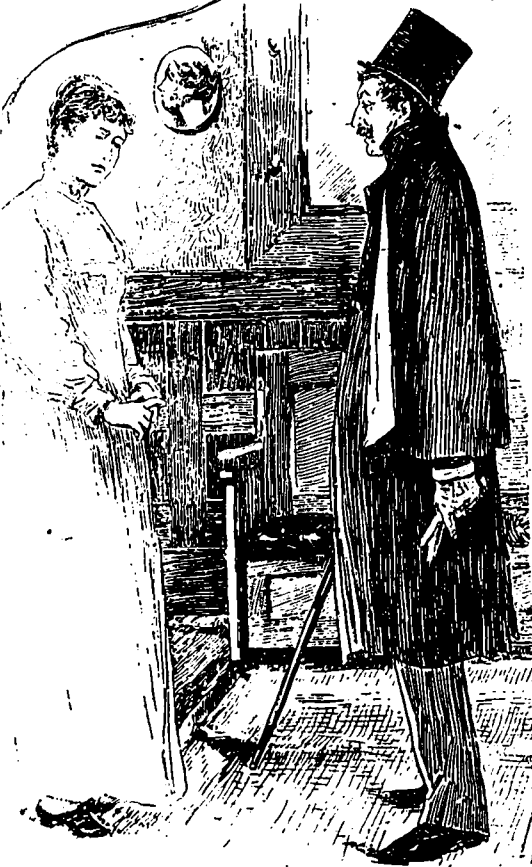
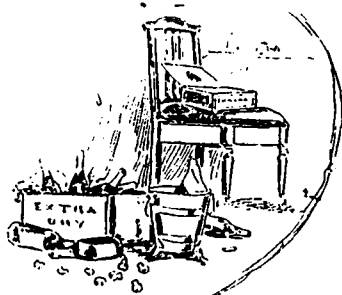
SORTISES pour *injures* ne se dit dans aucun cas. — *Sottise* implique un manque de tact, d'esprit. — *Injure* est le résultat d'un état de colère et de violence qui se manifeste d'une façon grossière et personnelle.

FARCE, FARCEUR.— Une représentation théâtrale, si elle est d'un comique trivial, s'appelle une *farce*, et l'on peut dire dans le meilleur langage que sur les théâtres populaires, arlequin et paillasse, font des *farces*. — Mais étendre ce mot à des hommes et à des choses qui n'appartiennent point à la vie des baladins est une façon de parler extrêmement triviale. — Vous vous garderez donc d'appeler *farces* des plaisanteries, des charges de société, pour si comique qu'elles soient, et vous ne donnerez à personne, pas même dans la plus grande intimité, l'épithète de *farceur*.

Voici une petite liste de mots à éviter, parce qu'ils sont ou ne peut plus vulgaires. — Je crois pouvoir vous les indiquer sans commentaire, certain que je suis que leur trivialité vous frappera à première vue.

Ne dites pas **BÊTA** pour *bête* ; — **RATELIER**, **DENTURE** pour *dents* ; — **DOUCEURS**, **CHATTERIES** pour *fianculises* ; — **FENDANT** pour *tranchant, présomptueux* ; — **MACHINE** pour *chose* ; — **SUR** pour *aigre, acide* ; — **SOUL** pour *irre* ; — **UNE BONNE TROTTE** pour une *longue course* ; — **ÉDUCUER** pour *élever* ; — **EMBÊTER**, **EMBÊTANT** pour *ennuyer, ennuyer* ; — **AVEINDRE** pour *atteindre* ; — **ENDÉVER** pour *impatiemment* ; — **CRAQUER**, **BLAGUER** pour *exagérer, mentir* ; — **BLAGUEUR**, **HABLEUR** pour *menteur, bavard* ; — **BOUGONNER** pour *gronder, murrurer* ; — **BAFFER** pour *manger avidement* ; — **FAIRE BIS-QUER**, **FAIRE RAGER** pour *contrarier, impatienter* ; — **ÊTRE ÉREINTÉ** pour *être fatigué*. — Enfin, pour terminer cette nomenclature qui m'est fournie par un excellent ouvrage sur les bonnes manières, "ne dites pas qu'un homme, qu'une femme a de l'USAGE, car on se demandera de quoi ? et, sans doute, vous voulez dire l'usage du monde. — Son-

LES DEVOIRS POLITIQUES



Elle.—Je le savais bien que tu ne m'aimes plus ! Me faire veiller jusqu'à 2 heures du matin.

Lui.—Thu shais, fallait choisir notre candidat. C'ha été chaud. C'hest chorect. J'lui en ai saquéoué une !

COUP DE PIED MAL PLACE



M. Charles Veneur, (chasseur amateur).—Vas t'en, sale bête ; trouve donc du gibier, au lieu de me regarder !

gez qu'un **ORGANE**, un **ORGANE ENCHANTEUR** ne peut signifier une belle voix, une voix douce et harmonieuse ; car nous avons l'organe de l'ouïe, celui de la vue, etc. Ne désignez pas comme rose une écharpe, un ruban ; ces objets sont **COULEUR DE ROSE**. Ne dites pas qu'une femme a **DU TEINT**, **DE LA PEAU** ; on a toujours l'un et l'autre. Dites que ce teint a de l'éclat, que cette peau est blanche ; mais ne croyez pas louer une personne en lui accordant ce que tout le monde possède."

Si vous doutez du genre d'un substantif,—et cela peut arriver pour ceux qui commencent par une voyelle et entraînent par suite l'élision de l'article,—ne vous exposez pas à faire rire à vos dépens, mais ayez soin de consulter votre dictionnaire qui vous apprendra, par exemple :

Que l'on dit : **UNE BELLE IMAGE**,—**UNE GRANDE ARMOIRE** (et non **ORMOIRE**, comme cela n'est que trop fréquent dans quelques cas),—**DE LA BONNE HUILE**,—**UNE AIDE VENUE A TEMPS**, etc., etc.

La prononciation trompe aussi pour beaucoup d'autres mots ; ainsi, de ce que l'on dit : **IL EST ARGUÉ**, en faisant sentir la liaison, beaucoup de personnes transforment le verbe réfléchi *s'arguer* en *se targuer* et disent : **IL SE TARGUE**, vous vous targuez, au lieu de : **IL S'ARGUE**, vous vous arguez, oubliant que ce mot a le même radical que le substantif **ARGUMENT**.

D'autres personnes, au lieu de *il s'est agi*, disent **IL A S'AGI**.

Cette EAU DE FLEUR D'ORANGE est délicieuse, entendez-vous dire à certaines femmes qui ne diraient pas cependant des *fleurs de poire*, des *fleurs d'abricot*, mais qui, accoutumées à parler sans réflexion, ne font pas attention qu'il est tout aussi incorrect et trivial de dire *fleur d'orange*, et cependant l'orange ne porte pas plus de fleurs que tout autre fruit. C'est *fleur d'oranger*, de *poirier*, de *pommier* qu'on doit dire.

DE TEMPS A AUTRE n'est pas français ; c'est de *temps en temps* qu'il faut dire.

GÉNÉRAL, UNIVERSEL.—Une chose *générale* est commune à un grand nombre de personnes, une chose *universelle* s'étend à tout. — *L'église catholique est universelle*. — *Un bon gouvernement se préoccupe du bonheur général*.

COSSU, OPULENT.—Le premier de ces mots est trivial, et ne s'emploie jamais dans le monde élégant. — Le mot *opulent* est de meilleur goût ; mais il doit être rarement employé et ne désigner réellement qu'une véritable opulence.

RÉUNIR, UNIR.—On *unit* une chose à une autre. — On *réunit* deux objets.

Cette femme unit la douceur à la bonté. — *Cette femme réunit en elle les grâces et la distinction des manières*.

HIER MATIN, DEMAIN SOIR, HIER AU SOIR.—On dit en très-bon langage *demain matin, demain soir, hier matin* ; on ne saurait même dire différemment, car *hier au matin, demain au soir*, seraient lourds et hors d'usage ; et cependant, par une singulière bizarrerie, on doit dire *hier au soir*, et non *hier soir*.

ARRIVER A BON PORT.—Locution familière que vous ne devez jamais employer avec des personnes qui ont droit à votre respect.

VÊTU, HABILLÉ.—Ces mots ne sont pas synonymes. — Tous les hommes sont *vêtus*, mais celui-là seul est *habillé* qui a porté quelques soins à sa toilette. — *Ainsi l'ouvrier, vêtu d'une blouse toute la semaine, s'habille le dimanche*. De cette distinction, il résulte qu'on peut être *bien vêtu* et *mal habillé* tout ensemble et au rebours. Tel, en effet, est fort *bien habillé* et à la dernière mode, qui grelotte à l'entrée de l'hiver, dans un costume trop léger. Ce pauvre élégant est alors fort *mal vêtu*.

A TRAVERS, AU TRAVERS.—La première de ces prépositions doit être suivie toujours d'un complément direct. — *Il s'est lancé à travers champs*. — La seconde, au contraire, exige la préposition *de*. — *Nous l'avons vu passer au travers d'un nuage*. — *La balle siffla à travers les airs et passa au travers du corps de l'oiseau qu'elle atteint*.

CAPABLE, SUSCEPTIBLE.—"*Capable* signifie qui est en état de faire et se dit des personnes ; *susceptible* signifie qui peut recevoir et se dit des choses." *Une maison susceptible d'embellissement*. — *Un homme capable d'occuper tel emploi*. — Un homme *susceptible* signifierait un homme *variable, pointilleux*. (A continuer.)

LE VRAI BONHEUR

(Pour le SAMEDI.)

Un charmant boudoir, tout parfumé. Sur la table, une lampe en bronze répand une lumière douce sous son abat-jour rose.

PERSONNAGES :

ELLE, très brune, dix huit ans.

LUI, très blond, vingt-deux ans.

Lui l'aime comme un fou, le lui a déjà dit et est en train de recommencer. Elle l'écoute avec ivresse et l'aime passionnément, sans en rien laisser paraître.

LUI

—C'est impossible, allons. Vous vous moquez de moi. Vous n'êtes pas sincère ?

ELLE

—Ah ! mon Dieu, quel émoi ! Je suis libre, après tout, d'avoir mes goûts, j'espère ? Et bien, ce sont les miens, et je suis très sincère.

LUI

—Alors, votre idéal, c'est un monsieur bien mis Se présentant à vous avec un air soumis, Et disant sans broncher, mais d'une voix mielleuse : Je vaudrais un million, voulez-vous être heureuse ?

ELLE

—Eh, mon Dieu, pourquoi pas ? C'est l'argent, de nos jours, Qui donne le confort.

LUI

—Pas le bonheur, toujours.

ELLE

—Le bonheur ? Qui l'a vu ? Qui le connaît ? Mystère ! Il n'est pas de ce monde, il a fui cette terre. Allons, laissez-moi là votre noble courroux, Et puis, regardez bien, partout autour de vous. Voyons. Est-il heureux, le pauvre de nos rues, Rêvant dans sa mansarde aux splendeurs apparues Sous le gaz flamboyant du lointain boulevard ? Allez à l'hôpital. Dans le fiévreux regard Que jetteront sur vous ces gens sans espérance, Vous verrez que bonheur, ce n'est pas indigence. Et là-haut, sous les toits, dans le taudis glacé Où la famille attend que l'hiver soit passé, Et que le père enfin termine sa tournée Pour leur donner à tous le pain de la journée, Sont-ils heureux, voyons, de n'avoir point d'argent ? Croyez-vous que l'amour soit assez obligeant Pour leur donner du bois ? Allons, quelle ironie ! Ah ! ce n'est pas l'amour, quand la neige est finie, Qui leur fait bénir Dieu d'envoyer le printemps !

LUI

—Je vous écoute, hélas ! depuis assez longtemps. S'il est des malheureux qui n'ont jamais de fête, Et qui, sur le chemin s'en vont baissant la tête, C'est la loi. Sur la terre, à chacun son tourment. Je les plains comme vous. Mais croyez-vous, vraiment, Qu'ils seraient plus heureux, s'il avaient la richesse ? Ils auraient le confort, oublieraient leur détresse Et deviendraient hautains. En aimeraient-ils mieux ? Pensez-vous que leur or leur ouvrirait les yeux Sur tout ce qui relève et tout ce qui rayonne ? Quelle erreur, chère amie ! Avouez qu'elle est bonne. Tenez, voyez ce pauvre. Il a pendant le jour Travaillé comme un bon. Le voici de retour. Lorsqu'il voit en entrant la femme à sa couture, Qu'il entend du bébé le frais et doux murmure, Croyez-vous qu'il n'a pas du courage à plein cœur Pour commencer demain son pénible labeur ? Mais ce paisible amour, humble, tranquille, honnête, C'est son plus grand trésor, c'est sa plus grande fête, Et vous n'y croyez pas ? Vous pensez qu'un métal Peut rendre un homme aimant : dites sentimental ! Mercure et Cupidon ensemble faisant route ! Y croyez-vous vraiment ? Permettez que j'en doute. Que deviendrait la femme avec l'argent ainsi Au fond de tout amour, sa grâce à la merci Du plus gros sac d'écus ! Le bonheur en ce monde, Ah ! certes, oui, j'y crois, et d'une foi profonde ! Un amour sans argent, qui vous remplit le cœur De joie et de gaieté, voilà bien le bonheur. Tenez, en ce moment, vous voyant si pensive, Je nourrissais en moi l'espérance craintive Qu'un jour, peut-être bien...

ELLE

—Pourquoi vous arrêter ?

LUI

—Mon Dieu, si vous voulez...

ELLE

—Quoi donc ?

LUI

—Ne pas douter.

ELLE

—Et bien, qui sait. Allons, relevez l'espérance Qui vous aviez tantôt, et prenez patience. Votre idéal, alors, c'est un amour aux champs, Avec un chalumeau pour soutenir les chants De vos deux amoureux.

LUI

—Mais jamais de la vie !

Non ! Ce serait un sort fort peu digne d'envie. Consulter l'almanach, et suivant la saison Aimer ou greloter, quel splendide horizon S'ouvre devant mes yeux ! O mânes de Virgile, Inspirez-moi des vers pour chanter cette idylle !

ELLE

—Mais alors quel est donc...

LUI

—Mon idéal ? Voici.

Transportons-nous tous deux... Mais non, restons ainsi, Moi sur ce tabouret, et vous dans cette pose, Je deviens amoureux... songez que je suppose... De votre esprit si franc et de votre air si doux, Et dans mon cœur charmé je ne pense qu'à vous. Croyez-vous que je vais me marteler la tête Pour trouver le moyen de parvenir au faite Du monde financier, spéculer comme un bon Sur les blés de l'ouest ou bien sur le coton, Monter millionnaire, et cela pour vous dire : "Je suis riche à présent, voulez-vous me sourire ?" Je vous estime trop. Je suis très exigeant, Et je veux demander à d'autre qu'à l'argent Le bonheur ici-bas. Car, sûr, ne vous déplaie, Il ne le donne pas ; et je serais fort aise Que vous en conveniez.

ELLE

—Mais alors le bonheur

Où le cherchez-vous ?

LUI

—Mais ! Dans l'union du cœur,

Et non du coffre-fort. Quand l'amour nous convie A son joyeux festin, dans cette triste vie, Comme les invités seraient bien plus heureux S'ils savaient tous garder leur cœur plus amoureux Et leur gousset plus vide ! Et comme la jeunesse Au lieu de s'échiner à courir la richesse, Ferait mieux de penser et d'enrichir son cœur ! Dans un honnête aisance on trouve le bonheur ; Les parvenus, jamais. Moi, ce que je désire, C'est un regard d'azur, c'est un brillant sourire Illuminant mes soirs, quand, le travail fini, Enfin je goûterais la douce paix du nid ; C'est un amour profond, me donnant du courage Pour aller droit mon but, accomplir mon ouvrage, Ne me lasser jamais, et sachant en tout temps Offrir à ma pauvre âme un éternel printemps De joie et de gaieté, d'ineffable tendresse, Et je m'efforcerais de lui donner l'ivresse De se sentir aimée à chaque instant du jour, De voir notre bonheur embellir le séjour Où nous nous aimerions... C'est pour vous chose atroce, Que de manquer d'argent, ne point rouler carrosse ? Et bien, qu'en dites-vous ?

ELLE

—Vous avez bien raison.

Maintenant j'entrevois un sublime horizon Que j'ai rêvé souvent, et je suis en demeure De vous le bien prouver... Je m'aperçois que l'heure A fui rapidement. Bonsoir. Voici ma main ; Vous me feriez plaisir en revenant demain.

PAUL VARY.

Montréal, avril 1870.

LES SOURIS

LÉGENDE ALLEMANDE

De tous les fleuves de l'Europe, le Rhin, s'il n'est pas le plus considérable, est certainement le plus célèbre. Prenant sa source dans un palais de cristal, véritable grotte des fées, il présente dans son cours les trois phases de la vie humaine ; turbulent et colère comme l'enfant, il hondit et écume dès ses premiers pas entre les rochers et s'éclaire avec une joie bruyante de cascade en cascade ; plus tard, de torrent devenu fleuve, il s'apaise et se calme en s'éloignant de son berceau ; puis, sans perdre de sa majesté à mesure qu'il approche de la mer, ce vaste tombeau de tous les fleuves, il se ralentit en s'affaiblissant graduellement, comme un vieillard qui se courbe, et finit par se traîner en murmurant à travers les sables dorés dans lesquels il disparaît peu à peu.

De Mayence à Cologne le Rhin coule dans la plénitude de sa force et de sa gloire. Les poètes allemands lui ont décerné le titre de roi des fleuves ; il le mérite dans cette partie de son parcours. Ses eaux fauves et profondes, tantôt s'épandent comme une mer entre de plantureuses prairies, tantôt roulent majestueuses entre une double ceinture de rochers à pic couronnés de ruines pittoresques, ou bien, encadrées de vertes collines mollement étagées, réfléchissent, comme un miroir magique, des villes aux merveilleux clochers, de retoutables forteresses cincturées d'épaisses murailles, d'antiques forêts dans lesquelles la faucille d'or des druides coupa le gey sacré, ou des villes endormies au penchant gazonné des coteaux sous des massifs de fleurs et de verdure.

Sur ces bords poétiques, les légendes s'épanouissent de toutes parts, gracieuses ou terribles, sombres ou touchantes, chrétiennes ou païennes, réelles ou fantastiques. Les ruines et les monuments, qui sont l'œuvre de l'homme, y ont les leurs tout aussi bien que les animaux, les plantes et les rochers, qui sont l'œuvre de la main de Dieu.

Pour en cueillir un bouquet, il n'y a qu'à étendre la main ; si le bouquet ne suffit pas, rien n'empêche d'en former une gerbe.

Peut-être un jour choisirai-je quelques pierres précieuses dans cet incomparable écriu qu'on appelle les bords du Rhin, pour en composer une parure ; aujourd'hui je n'en prendrai qu'une seule, la légende des souris, petite perle dont m'a fait cadeau un vieux batelier, qui ne se doutait guère de la valeur de son présent et du prix que j'y attachais.

A coup sûr, à en juger par le titre, cette légende ne peut être qu'une fable parfumée et fleurie.

Comment pourrait-il en être autrement, pour un récit dont les héros sont ces petits animaux si alertes, si éveillés, mais si faibles et si timides.

Chose étrange, presque toutes les légendes dans lesquelles la souris ou le rat ont joué un rôle sont, au contraire, sombres et dramatiques.

Au moyen âge, le rat est presque toujours le symbole de l'esprit du mal, non pas en France et en Allemagne seulement, mais partout.

Lorsqu'Noé eut, dit un vieux chroniqueur, enfermé dans son arche, œuvre de cent années de rudes labeurs, une paire de chacun des animaux que la fureur des flots déchainés devait épargner, le rat, en rongant sournoisement le plancher de cèdre, mit tout l'équipage en danger. Ce jour-là, ajoute le conteur, ce fut la couleur qui sauva l'espérance du monde en bouchant le trou avec sa tête qui, depuis, a conservé la forme cylindrique d'un bouchon.

Tel fut un des premiers méfaits du rat.

Un des premiers seulement, car auparavant, alors même que la terre était encore contenue en germe dans un œuf, sous la garde du puissant Vichnou, le rat qui, s'il en faut croire les Indiens, existait avant la création, fut surpris par le dieu au moment où, avec ses dents, il se préparait à briser l'enveloppe pour dévorer cet œuf, d'où est sortie l'humanité.

Ne pouvant détruire les hommes à l'état de germe, ni les noyer, alors qu'ils étaient réduits à une seule famille enfermée dans l'arche, les rats ne se tinrent pas pour battus.

Olaüs Magnus, dans sa mer des histoires, nous apprend que, sous le roi Regnardus, la Norvège se vit subitement envahie par une armée innombrable de souris auxquelles il fallut livrer des combats sanglants, combats dans l'un desquels le vaillant Regnardus eut l'œil droit crevé par une "sagette (petite flèche) très-subtilement jetée par une sorcière combattant comme un vaillant peut faire."

En Hollande, les vieilles femmes content encore aujourd'hui aux enfants épouvantés la merveilleuse histoire du musicien des rats dont un dimanche, pendant que les habitants d'Amsterdam étaient à la messe la flûte enchantée, entraîna à travers une montagne tous les enfants de la ville jusqu'à un lac où ils furent engloutis jusqu'au dernier.

La légende des souris, telle que me la conta mon batelier, en passant au pied d'un îlot isolé au milieu du Rhin et si petit qu'il semble ne surgir du sein des eaux que pour servir de piédestal à une tour solitaire, couronnée de créneaux et percée d'étroites embrasures, ne le cède en rien, pour le dramatique, à tous ces autres récits.

L'îlot est noir et bas, cerclé de blanche écume par les flots courroucés ; la tour est fauve et menaçante, d'énormes grilles se cramponnent aux longues embrasures comme pour en défendre l'accès ; le jour, on n'entend autour de la Mausenturm que le bruit du fleuve irrité ; la nuit, les hiboux, seuls habitants de la tour, poussent leurs cris lugubres qui ressemblent à des sanglots et, chaque soir, les chauves souris s'échappant des fissures moussues, décrivent autour des oréneaux les zigzags heurtés de leur vol funèbre.

Il y a neuf siècles sonnés qu'aucun pied humain ne s'est posé sur le seuil de la tour maudite, neuf siècles qu'aucun drapeau n'a flotté à la hampe de fer tordue par l'ouragan sur sa plate-forme, neuf siècles que l'anathème pèse sur la Mausenturm, murée par les hommes et portant au flanc une cicatrice noire faite par le feu du ciel.

Or, voici la légende :

On était alors vers la fin du Xe siècle, Charlemagne était descendu tout entier dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle ; du puissant empereur qui avait rêvé l'empire du monde, il ne restait que quelques ossements ; de sa race, que Louis le Fainéant qui mourait sans enfants ; de son manteau de pourpre, que des lambeaux disputés par d'obscurs et féroces compétiteurs.

L'empire d'Occident n'était même plus un nom.

Des barbares, sortis des déserts brûlants de l'Afrique, avaient planté sur la terre espagnole l'étendard du croissant.

D'autres barbares, partis des montagnes de la Scandinavie, entamaient la France et remontaient dans leurs barques jusque sous les murs de Paris.

Les Hongrois s'étaient partagé l'Italie.

Othon III possédait l'Allemagne.

La Bohême, la Saxe, la Lorraine, les deux Bourgogne, l'Espagne ou plutôt la Navarre et l'Italie formaient autant d'états aux frontières flottantes, tour à tour élargies ou ressées par la fortune des armes.

Chaque capitaine, devenu, de par le droit du plus fort, chef de brigands, prince ou roi, se taillait à grands coups d'épée un domaine, une principauté ou un royaume.

Le droit avait fait place à la force, l'équité à l'or et au fer.

Les faibles, étant obligés de se donner un protecteur, se groupaient autour des capitaines les plus redoutés ; les villages s'abritaient sous les châteaux comme sous un bouclier ; la féodalité naissait de toute part.

En quelques années le sol s'était couvert de forteresses haut perchées sur les rochers, d'où les chefs, toujours armés, dominaient la campagne que, du haut de leurs aires, ils sondaient de leurs regards d'aigle, prêts à fondre sur une proie ou à s'entredéchirer pour sa possession.

Car ces aires étaient trop rapprochées pour ne pas amener de fréquents combats entre leurs possesseurs.

Les paysans s'étaient soumis aux seigneurs pour ne pas être dévorés par eux ; les capitaines les moins puissants se virent obligés de se sou-

mettre à de plus forts qu'eux pour éviter d'être dévorés à leur tour, et, naturellement, il se forma des étages de puissance dans la féodalité, et il en résultait une sorte d'association mutuelle contre les excès de la tyrannie et de la violence.

En ce temps, vivait un certain Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen ; il avait en taille six fois la longueur du pied de Charlemagne, les cheveux rouges, la barbe rouge, les yeux rouges, le cou épais et court, les épaules carrées, les poings énormes, une force prodigieuse et une voix dont les éclats ressemblaient aux beuglements d'un taureau.

L'époque convenait à un tel homme, l'homme à une telle époque.

Buveur, blasphémateur, joueur, batailleur, dissolu, avare et prodigue, il possédait assez de vices pour mériter cent fois la corde ; sans eux il serait resté un pauvre serf obscur ; il s'en fit un marchepied pour arriver à la fortune, aux honneurs et aux dignités.

Échappé à dix ans à peine du monastère de Rosenthal où son père, esclave saxon, remplissait les humbles fonctions de porcher, il avait pendant huit ans parcouru l'Allemagne en compagnie d'une troupe de coupeurs de bourses bohémien, puis s'était fait brigand et, grâce à ses exploits, de simple voleur il s'était rapidement élevé au grade de capitaine.

Les bons moines l'appelaient Pacôme, les bohémien Sigismondus, les brigands, ses camarades, Conrad le Noir ; devenu chef, il se donna un nom proportionné à sa taille, celui d'Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen.

Quelque difficile qu'un pareil nom dût être, à prononcer ou même à se rappeler, il fut bientôt connu sur les deux rives du Rhin, depuis Mayence jusqu'à Coblenz, et les petits seigneurs rivaux ne dédaignèrent pas de contracter des alliances avec Otto et de soudoyer son épée.

Le brigand n'eut garde de refuser ; il se vendit le plus cher possible à tous les partis successivement, aux simples seigneurs d'abord, puis aux principicules, puis aux princes, puis enfin aux rois.

Sa fortune fit boule de neige. A trente ans, le fils du porcher dinait à la table d'un roi véritable, qui, craignant que son redoutable auxiliaire ne se retournât contre lui, comme il avait fait maintes fois à l'égard de ses autres alliés, résolut de se l'attacher par des bienfaits, et jura, après boire, qu'il lui accorderait sa première demande.

Otto prit deux jours pour réfléchir et réunit ses conseillers.

On les réunit encore aujourd'hui pour des questions moins importantes.

Le roi avait une fille unique, le second capitaine fut d'avis que c'était elle qu'il fallait demander.

Otto fit la grimace.

—Le roi est jeune encore, dit-il, et il est toujours facile de se débarrasser d'un gendre.

—Demande une tonne d'or, nous partagerons, fit le premier lieutenant.

—Demandes-en deux, s'écria le second, il y en aura davantage.

—Demandes-en trois, ajouta un troisième.

Ils comptèrent ainsi jusqu'à dix.

—Voici des gaillards qui m'ont l'air de songer à eux plus qu'à moi, pensa Otto.

On prétend que les conseillers des têtes couronnées ont conservé cette mauvaise habitude ; évidemment c'est une calomnie, ils ne travaillent que pour le bien de l'Etat, nous le savons parfaitement.

A la dixième tonne, Otto fit une croix, remercia ses conseillers, et promit d'agir suivant leur avis, en les priant de lui garder le secret.

La journée n'était pas finie que le roi savait de chaque conseiller ce qui s'était passé.

—Le capitaine te demandera dix tonnes d'or, n'en donne que neuf, je te soutiendrai, et nous partagerons la dixième, lui avait dit le premier conseiller.

—N'en donne que huit, avait, un moment après, dit un second chef, la neuvième sera pour toi, et je ne prendrai que la dixième pour prix de mon affection pour toi.

(A continuer).

MISÈRES HUMAINES



—Nous avons encore, cette nuit, levé le coude quelquefois de trop, hein
—C'est drôle, plus je bois, plus mes traits sont altérés.

POÉSIE DES "FEUILLES"

ÉPIQUE À M. W. CHAPMAN, AUTEUR DES "FEUILLES
D'ÉRABLE."

(Pour le SAMEDI)

Vos Feuilles, je les tourne et retourne en tous sens,
Respirant plein mon cœur leur fraîcheur printannière ;
Nul ne saurait que vous avoir de ces accents ;
Charmeur ! Que c'est bien vous, et bien votre manière !

Ce volume gentil porte votre cachet.
Point n'est besoin du nom, votre image y domine ;
Du vieux Paganini l'on connaissait l'archet,
Tel on sait de Chapman la verve riche et fine.

Ce genre il est à vous ; nul, jamais, n'osera
Imiter de ces chants que votre verve enlève.
Plus d'un jeune, pourtant, vous les jalouera....
Vous aurez, maître, un jour, bien sûr, plus d'un élève.

Vous avez mis de tout en ces vers si charmants :
De votre amour pour Dieu, la femme et la Patrie,
De votre expérience, un peu de vos tourments,
Du beau, du bien, du bon dont votre âme est pétrie !

Soyez béni, poète aux accents gracieux.
Votre œuvre va rester comme un titre de gloire,
Car vous nous avez dit, dans la langue des dieux
Des choses dont le cœur garde à jamais mémoire !

La muse vous connaît ; cultivez ses faveurs,
Laissez-la vous remplir de ses puissantes flammes !
Que votre poésie aux exquis savours,
Longtemps coule à longs flots pour enchanter nos âmes !

Modulez, de nouveau, quelques chants enivrants,
Chantez, le luth est pur et la corde sonore ;
Chantez pour les heureux, chantez pour les souffrants,
Pour la terre et le ciel, chantez, chantez encore ! !

ENVOI

Merci d'avoir voulu qu'un humble et jeune ami
Reçut de votre main ce bien aimable hommage.
Si petit, moi, je puis ne juger qu'à demi,
Mais pour vous admirer point trop jeune est mon âge !

FRED-OLIN.

Ottawa, Avril, 1890.

CURIOSITÉS DE LA PRONONCIA-
TION ANGLAISE

Abergavenny se prononce Abergenny.
Beauchamp se prononce Beecham.
Bolingbroke se prononce Bullingbrook.
Brougham se prononce Broom.
Bulwer se prononce Buller.
Cholmondeley se prononce Chumley.
Cirencester se prononce Sissister.
Cockburn se prononce Cobun.
Colquhoun se prononce Cohoon.
Cowper se prononce Cooper.
Grosvenor se prononce Grovener.
Hawarden, la résidence de Gladstone, se
prononce Harden.
Holborn se prononce Hobun.
Knollys se prononce Knowles.
Marjoribanks se prononce Marchbank.
Marylebone se prononce Marrabun.
Norwich se prononce Norridge.
Pall-Mall se prononce Pel-Mel.
Salisbury se prononce Sawisbry.
St Leger se prononce Sillingier.
Talbot se prononce Torbut.
Taliaterra se prononce Tolliver.
Tyrwitt se prononce Tiwit.
Thames se prononce Tems.
Wemyss se prononce Weems.

JUSTE A TEMPS

Amoureux.—Laissez-moi déposer à vos
pieds un cœur brûlant.

Elle.—Ça ne peut pas mieux se trou-
ver ; j'ai les orteils gelés.

PAR VENGEANCE

Femmes en pleurs.—Vois, brutal, la
peine que tu me fais. Voilà six mou-
choirs trempés de mes larmes !

Le mari brutal.—C'est par malice ;
rien que pour faire monter la note du
blanchissage.

L'ART DE CONVAINCRE



Gamin.—Vous savez, belle dame, il ne faut pas passer là.

Delle Cléopâtre (de la ville) avec hauteur.—Je voudrais bien savoir qui m'empêcherait de
passer ! Ce n'est pas une clôture qui...

Le gamin.—Ce n'est pas la clôture, manz'elle ; mais c'est le gros bœuf qu'il y a par
derrière.

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(Suite.)

Hommes et femmes couraient follement, cherchant à s'échapper, mais toute évasion était impossible, pas une ouverture qui ne fût gardée par vingt Indiens armés jusqu'aux dents et ne paraissant pas disposés à laisser forcer le passage.

Pas un toutefois ne tira.

Le tumulte s'apaisa peu à peu.

Un morne silence lui succéda bientôt.

Silence de stupeur et d'effroi.

La reine, superbe et hautaine, jeta un regard de dédain à l'hostile soldatesque, tout à l'heure menaçante, à présent réduite à l'impuissance et à l'humilité.

Elle dit :

— Confiante dans les paroles de paix qui m'ont été portées au nom des habitants d'Augustin, je suis venue partager les joies de la réconciliation.

— La trahison et la perfidie m'ont accueillie.

— Rin ne s'oppose à ma vengeance !

— Un signe de moi, et le massacre commence. "

Un long frémissement parcourut la foule, rependant aux menaçantes paroles de la souveraine des Peaux-Rouges.

Nul ne bougea.

La terreur planait sur la population et sur les soldats affolés.

Sur un geste de la reine l'Aigle-Bleu et une trentaine d'Indiens sautèrent dans la salle et vinrent se ranger autour d'elle.

— Que cet officier soit prisonnier ! dit-elle à ses guerriers.

Elle désignait le lieutenant.

C'était peut-être le seul de tous les militaires qui eût quelque énergie.

Le comte l'avait remarqué.

Il intervint.

— Celui-là, dit-il, n'est qu'un instrument ; il n'est pas le vrai coupable.

— Il a obéi à un ordre. "

La reine fronça le sourcil, hésita un moment pour lutter contre un sentiment de fierté blessée, et dit à M. de Lincourt :

— Je sais discerner, comte, ce qui est bien de ce qui est mal.

— Je sais surtout ne pas juger trop vite des intentions.

— Je sais ce que je vous dois pour la protection que vous vouliez m'offrir.

— Je sais aussi quels sont mes devoirs vis-à-vis des coupables. "

Le comte se mordit les lèvres, pâlit, recula de quelques pas, et conserva de cette leçon une impression ineffaçable.

Cependant la reine interrogea le lieutenant en espagnol.

— De qui tenais-tu l'ordre de m'arrêter ? demanda-t-elle.

— Du capitaine Tomassi, répondit le lieutenant très nettement.

Elle donna un ordre à l'Aigle-Bleu, qui le communiqua à ses Indiens du dehors.

Ceux-ci avaient désarmé tout le bataillon et le tenaient prisonnier.

Un instant plus tard, Tomassi, l'ingénieur auteur de la trahison, était devant la reine.

— De qui as-tu reçu l'ordre de m'arrêter ? lui demanda-t-elle comme au lieutenant.

— Du gouverneur ! dit Tomassi sans scrupule.

En ce moment, les roflements de don Matapan endormi sous la table et ivre-mort protestèrent.

— Tu mens ! dit la reine.

Et sans plus s'attarder à cette incident :

— Cet officier est un misérable traître ! s'écria-t-elle.

— Il est le coupable.

— Il sera torturé demain, au soleil levant, dans mon camp. "

Puis royalement :

— J'ai dit !

— Que votre fête continue.

— J'ai entendu des voix reprocher la trahison aux soldats.

— Je remercie la population et je lui prouverai sous deux jours ma reconnaissance.

— Mes guerriers sont ici ; qu'ils y restent.

— Les Apaches savent danser et ils sont maintenant vos amis

— D'eux, ne craignez rien !

— Un homme seul, celui-là, mourra.

— A tous les autres, je souhaite le plaisir et la joie. "

En ce moment, Tête-de-Bison disait au comte :

— Quelle femme !

— Comme elle arrange bien les choses.

— Monsieur le comte, n'oubliez pas qu'elle est à vous.

— Voilà une conquête qui fera de l'honneur à tous les gens des prairies. "

— Peuh ! fit le comte avec dédain.

— Elle est beaucoup trop mal élevée pour que je m'emourache d'elle. "

Et il tourna les talons.

De ce moment, il ne parut plus au bal.

Cependant la reine le chercha des yeux, dès que l'on eut amené le prisonnier et que le calme fut revenu.

Elle ne vit que Tête-de-Bison.

D'un regard, elle l'appela.

Le vieux trappeur s'approcha.

— Chasseur, demanda-t-elle, savez-vous où est le comte ?

Tête-de-Bison était fort embarrassé.

— Je crois, dit-il, qu'il se promène dans les salles.

— Je désire lui parler.

— Alors je vais le chercher.

... La reine, assise, entourée de gentlemen et de caballeros, attendit. ...

Le bal se continuait avec un entrain tel, que l'on eût dit que rien ne se fût passé.

La population était ravie d'en être quitte à si bon compte.

La vie de Tomassi lui importait peu.

Cet officier n'était pas d'Augustin.

Favori du gouverneur, insolent, hautain, exigeant, il n'avait point d'amis et ses ennemis étaient nombreux.

Donc, point de sujet de tristesse.

Les Apaches, mêlés à la foule, un peu partout, se mirent à exécuter des danses indiennes de caractère.

Tomaho leur donnait l'exemple.

Il leur prouvait que les pas nationaux des Peaux-Rouges peuvent s'exécuter sur des airs européens et sont cousins germains du cancan.

Ce renfort de danseurs quintuplait l'animation de la fête.

Autour de la reine, un cercle d'admirateurs.

Mais le comte ne paraissait pas.

Les Mexicains ont reçu des Espagnols des traditions de galanterie précieusement conservées

Des caballeros fort distingués font leur cour à la charmante Indienne ; elle les écoute, étonnée du ton et des manières de cette société européenne qu'elle juge supérieure à la sauvagerie des tribus.

Elle entrevoit tout un monde inconnu.

Le fils d'un riche haciendero se risque à l'inviter.

Elle accepte.

Mais en valsant son regard est voilé, et Tête-de-Bison, qui est revenu, se dit que la reine, au bras du Mexicain, pense au comte qui lui tient rigueur.

La valse terminée, il s'approche ; mais comment parler de M. de Lincourt devant tant de monde qui peu à peu s'est réuni autour de la reine ?

Elle se lève, prétexte qu'il fait une chaleur étouffante, et, sur dix bras qui s'offrent, elle prend celui de Tête-de-Bison qui ne le présentait point.

Elle l'entraîne dehors.

Tout le monde envie le bonheur du vieux trappeur, qui se sentait un peu embarrassé d'être le cavalier d'une si jolie femme.

Comme il le disait plus tard, " il avait l'air d'un ours conduisant une antilope. "

Ils sortent.

On ne les suit pas par discrétion.

Ils sont seuls sur une espèce de terrasse dominant la campagne.

La reine n'ose pas questionner le Trappeur ; elle sent que son rang, son sexe, les coutumes européennes lui imposent la réserve.

Et c'est Tête-de-Bison qui, d'un air fort gêné, dit le premier :

— J'ai couru partout.

— La reine me croira si je lui affirme que j'ai bien cherché.

— Le comte est parti "

Tout à coup, reine, rang, dignité, dissimulation féminine, pressentiment des usages, tout s'efface ; l'Indienne apparaît.

Elle saisit les mains du Trappeur et lui dit avec anxiété :

— Tu ne sais pas feindre, chasseur !

— Tu pourrais me dire quelque chose et tu ne le dis pas.

— Parle donc :

— Qui sait si ma reconnaissance ne te sera pas précieuse un jour ? "

Dans les situations nettes, le Trappeur se sent à l'aise.

Il est franc du collier.

— Là, j'aime mieux cela ! fit-il.

— Vierge cuivrée, écoutez-moi.

— Au fond, je vous aime bien. "

— Dis tu vrai ?

— Je vous l'assure.

La reine détacha une broche de brillants de sa parure et la tendit au Trappeur :

— Tiens ! lui dit-elle.

— Que ce soit un gage d'amitié ! "

Le Trappeur se sentit touché et poussé à tout dire :

— Si j'osais ! fit-il.

— Ose donc !

Il hésitait un peu.

Mais il vit, sous la clarté de la lune, cette femme palpitante, suppliante, émue, inquiète, passionnée.

Il risqua la question qui lui brûlait les lèvres :

— La Vierge cuivrée, demanda-t-il, aime-t-elle, oui ou non, le comte ?

La reine ferma les yeux, se tut, et le silence permit au Trappeur d'entendre les battements de ce cœur de femme.

Le Trappeur n'insista pas, étant suffisamment éclairé.

— Par l'Esprit des mondes ! dit la reine, parle donc !

Et entraîné par cet appel, auquel elle joignit un pressément de mains qui le fit frémir d'aise, tant l'attraction magnétique de cette femme était puissante. Grandmoreau lui dit :

— Il est parti.

— Vous l'avez froissé. ”

— Moi ! fit-elle avec explosion.

— Je l'ai froissé ! ”

— Oui.

— Il me l'a fait comprendre. ”

— Qu'ai-je fait ?

— Vous ne vous souvenez donc pas de ce que vous lui avez dit à propos du lieutenant ?

Elle se rappela cette scène.

— Oui, dit-elle d'un air sombre, je comprends qu'il se soit offensé.

Mais j'étais froissée moi-même par son intervention devant mes guerriers, qui sont fiers et braves !

— Mais je suis souveraine !

— Mais tout un peuple m'obéit !

— ... Et lui n'obéit à personne ! riposta Grandmoreau.

— Oh ! je sens qu'il est indomptable.

— Mais je désarmerai son orgueil.

— Je calmerai sa colère. ”

— Cela me paraît difficile.

— Tu crois ?

— Je pense que jamais il n'oubliera.

Le Trappeur exprimait avec l'accent le plus sincère sa conviction profonde.

La reine le comprit.

Alors la lionne, en elle, reparut brusquement ; ce fut un éclat de colère sauvage.

Le Trappeur en fut effrayé.

Elle poussa un cri de fauve blessé, se tortilla les mains avec rage, puis, l'œil sanglant, le visage bouleversé, elle rugit littéralement.

En pleine lumière, sous la lune étincelante elle lançait des imprécations véhémentes, d'un caractère grandiose par l'expression.

Grandmoreau, qui comprenait l'Indien, raconta depuis qu'elle maudissait le comte, le vouait aux volcans, aux cataractes, aux océans, aux abîmes incommensurables.

Elle évoquait la tempête, le feu, les montagnes pour anéantir le comte.

Elle semblait une prophétesse, en lui prédisant d'effroyables supplices.

Les cheveux épars, flottant à la brise, le geste terrible, le regard flamboyant, le front menaçant et inspiré, elle faisait frissonner le vieux chasseur.

Enfin, brisée par cette explosion de Majestueuse fureur, elle tomba épuisée sur un banc de pierre.

La tête appuyée sur la main, accoudée à la balustrade de la terrasse, elle laissa errer sa pensée dans l'espace et se perdit dans des songes sans fin.

Le Trappeur se retira sans bruit.

IX

Au pied du mur de cette terrasse, debout, invisible au milieu d'un bouquet d'arbustes, se tenait un homme.

Il avait tout entendu.

C'était un grand et beau jeune homme, de fière mine et de noble aspect.

Il portait le costume élégant d'un parisien boulevardier.

Le visage avait pourtant une expression austère, dure et hautaine.

Mais il était impossible de rencontrer profil plus aristocratique.

Ses traits rappelaient ceux de l'Aigle-Bleu mais avec une sorte d'affinement européen.

C'était la même tête d'oiseau de proie de haute race, le même regard perçant, le même front élevé et fuyant au sommet par une courbe élégante.

Il y avait quelque chose d'imposant et d'auguste dans ces traits, qu'une vive douleur contractait en ce moment.

Longtemps l'étranger demeura rêveur et cloué au sol.

Enfin il se glissa le long de la muraille, se mit hors de portée du regard de la reine,

croisa ses bras sur sa poitrine et murmura ces mots :

— Le sort est fatal ! La reine aime le comte de Linecourt et il fuit la reine : il aime mademoiselle d'Éragny.

Il médita un instant encore.

Enfin il releva la tête.

Le calme et la résolution avaient remplacé la tristesse.

Il siffla longuement.

Un cheval accourut en hennissant joyeusement.

L'étranger sauta en selle et disparut, contournant les murs d'Augustin...

X

Au bal, personne, après un moment, ne s'était occupé de la disparition du comte et de la reine.

Personne, excepté mademoiselle d'Éragny peut-être.

Mais elle fut bientôt distraite de sa préoccupation.

Elle remarqua, debout, immobile, pareil à une ériatide, un Indien qui la contemplait, plongé dans une sorte d'extase.

C'était l'Aigle-Bleu.

Tête-de-Bison, qui venait de quitter la reine, fut frappé de l'expression des traits du sachem.

— Par mon rifle ! se dit-il, encore du nouveau et des complications.

— Voilà l'aigle qui admire la colombe.

— Gare à ses serres !

— Il y aura quelque enlèvement. ”

Le vieux chasseur n'aurait rien de bon de tout ce qui se passait.

C'était toutefois un homme avisé et prudent, capable de prévoir de longue main et de se préparer, en cas de naufrage, une planche de salut, voire deux.

— Je suis assez bien avec la reine, pensa-t-il, cela peut servir.

— Si j'essayais de me mettre au mieux avec le frère, ce serait un coup de maître. ”

Sur ce, il s'avança vers l'Aigle-Bleu, qui parut désagréablement affecté en se sentant touché à l'épaule, mais qui sourit en reconnaissant le vieux trappeur.

Et s'adressant à l'Aigle :

— Salut, sachem ! dit-il.

— T'amuses-tu à notre fête ? ”

L'Aigle-Bleu répondit lentement :

— Mon cœur n'est pas triste.

Puis il reprit :

— Je désirerais causer avec Tête-de-Bison ; mon frère y consent-il ?

— Pardieu ! oui, sachem.

— Attablons-nous là-bas ; aussi bien, il est étonnant qu'avec votre blessure, vous puissiez vous tenir debout. ”

— Mon corps est en fer ! dit orgueilleusement l'Aigle-Bleu. Je m'assois non par fatigue, mais pour causer avec toi.

Et le sachem prit place en face du Trappeur, autour d'un buffet.

Grandmoreau n'était pas homme à mépriser un adversaire.

Il se disait que faire oublier ses rançunes à l'Aigle-Bleu ne serait pas d'un maladroit.

Il manœuvra en conséquence.

— Mon frère le sachem, dit-il, me paraît moins haineux qu'autrefois.

— Je l'en félicite. ”

Le sachem tressaillit.

— Il y a trêve, dit-il.

— C'est vrai, fit Grandmoreau.

— Mais cette trêve ne pourrait-elle devenir la paix ? ”

— Peut-être ! fit l'Indien, serons-nous amis.

Sur cette parole, Grandmoreau craignit que l'Indien n'en vint à lui proposer quelque marché odieux.

— Sachem, dit-il, je t'estime comme un grand guerrier que tu es.

— Mais mon cœur est au comte.

— Si tu espérais de moi quoi que ce fût de nuisible aux intérêts de mon chef, tu aurais tort. ”

— Tête-de-Bison est fidèle, dit l'Indien. Je le sais.

— Mais il peut servir le comte et m'être agréable sans manquer à son devoir et à ses serments.

— Alors, chef, parle.

Le Sachem baissa la voix.

— Je désire, fit-il, savoir qui est ce lys blanc, là-bas.

— C'est, dit Grandmoreau, la fille du colonel d'Éragny.

— Elle se nomme Blanche.

— Tomaho l'a surnommée Rosée-du-Matin. ”

— Le Cacique a été bien inspiré ! d'i l'Aigle-Bleu.

Il reprit :

— Le trappeur peut-il me dire si le comte aime Rosée-du-Matin ?

Tête-de-Bison réfléchit un instant.

Il ne voulait pas mentir.

— Que mon frère parle franchement, dit le sachem, qu'il ne cherche pas des phrases détournées comme des flèches qui ricochent.

— Je cherche seulement, dit Tête-de-Bison, à ne rien faire qui ne soit droit et honnête, Aigle-Bleu.

— Or, comme j'ai parlé au comte de Rosée-du-Matin, je me demande s'il est bien de faire connaître sa pensée. ”

Le sachem se tut, et attendit.

Tête-de-Bison se décida à dire :

— Ma foi ! je ne vois pas d'inconvénient à te révéler la chose.

— Le comte m'a affirmé qu'il n'éprouvait que de l'amitié pour mademoiselle Blanche. ”

Et le Trappeur ajouta finement :

— Il m'a même juré qu'il ne voulait aimer aucune femme.

Le sachem parut étonné au plus haut point et il se fit répéter cette déclaration, murmurant après Grandmoreau :

— Aucune femme ! ...

Le Trappeur, pour ne pas entrer dans de plus amples explications, proposa une santé, et l'on vida une coupe de rhum.

Mais l'Aigle-Bleu voulait d'autres renseignements.

— Voilà qui va bien ! fit-il.

— Peut-être l'amitié naîtrait-elle entre nous, vieux chasseur. ”

— Quoique ma balle soit aussi juste que la tienne, sachem, dit Grandmoreau, ce que tu dis me fait plaisir.

En ce moment, mademoiselle d'Éragny venait d'accepter une invitation, et elle valsait.

Le sachem l'admirait.

Il se retourna brusquement vers Tête-de-Bison et lui demanda :

— Est-il difficile de danser en tournant ainsi ?

— Non, ma foi !

— Pourrais-tu me montrer cela ?

Le Trappeur se prit à rire.

— Moi, Tête-de-Bison, maître de danse ! s'écria-t-il.

— En voilà une bonne farce ! ”

Mais le front contracté du sachem lui fit changer de ton.

— Ne plaisantons pas avec cet animal-là, pensa-t-il à part lui.

— Je gâterais tout.

— Mieux vaudrait flatter sa manie. ”

Et au sachem :

— Tu veux valser ?

— Viens !

— Je vais te donner un professeur.

— Tu es joli garçon.

— Tu parles l'espagnol.

— Tu te tireras d'affaire. »

Il emmena le sachem dans une salle voisine, où Sans-Nez se livrait de nouveau à la chorégraphie.

— Tu vois, dit Grandmoreau au sachem, cette jeune senorita ?

— Te plaît-elle ?

— Ce serait un bien meilleur maître que moi.

— Invite-la.

— Je vais te présenter. »

L'Aigle-Bleu approuva l'idée d'un geste, et Grandmoreau le conduisit auprès de la senorita, à laquelle il dit :

— Ma charmante, voici un prince indien, le frère de la reine.

— Il serait ravi d'apprendre la valse avec vous. »

La senorita se montra fière d'une recherche si flatteuse.

Elle fit un accueil aimable au sachem.

Un instant plus tard, sur un mot de Grandmoreau, l'orchestre préludait.

Le sachem s'essayait à la valse, il semblait avoir des ailes aux pieds, selon l'expression dont il se servit avec Grandmoreau ; il s'improvisa valseur.

— Allons, dit Tête-de-Bison, c'est une vocation de famille.

— La sœur et lui sont nés pour danser. »

La valse terminée, le sachem reconduisit sa danseuse en place, lui offrit un anneau qu'il détacha de son doigt, la salua et vint joyeux vers Grandmoreau.

— Mon frère, dit-il, est de bon conseil,

— Je le remercie.

— Je me souviendrai de lui. »

Et tournant les talons, le sachem s'en alla gravement vers le grand salon.

— Il paraît, se dit Grandmoreau, qu'il n'a pas besoin de moi pour se présenter à mademoiselle d'Éragny !

— Corne de Buffalo ! Il va bien, ce garçon-là ! trop bien !

Et il regarda comment les choses allaient se passer.

A dire vrai, tout marcha le plus simplement du monde.

Le sachem avait remarqué que l'on se faisait présenter à sa danseuse.

Il vint saluer le colonel.

Celui-ci rendit poliment le salut.

L'Aigle-Bleu dit alors à M. d'Éragny un peu étonné :

— Tu es chef.

— Je le suis aussi.

— Tu es de haute race.

— Je suis l'enfant d'un grand wigwam.

— Je désire danser avec Rosée-du-Matin qui est ta fille.

— Je crois agir en guerrier loyal en m'adressant à toi pour lui être présenté. »

M. d'Éragny trouva le procédé irréprochable.

— Sachem, dit-il, cette contredanse terminée, je me ferai un plaisir de vous être agréable.

— Et moi, dit le sachem, je remercie un grand guerrier français d'avoir bien accueilli ma demande.

La conversation continua entre le colonel et le sachem qui fut parfait de tact et de tenue.

Si bien que, quand le comte l'eut présenté, quand Blanche eut accepté l'invitation en rougissant, le colonel dit à Grandmoreau qui s'était approché :

— Vraiment, ces Indiens ont d'excellentes façons, mon cher Trappeur.

— Celui-ci est étonnant. »

— Oh ! très étonnant ! dit Grandmoreau d'un air énigmatique.

Le colonel chercha à deviner la pensée du vieux Trappeur.

— Écoutez ! dit celui-ci allant au devant d'une interrogation, pas de longues phrases.

— Voici ce que j'ai à vous dire.

— Jusqu'ici, point de danger.

— Pour cette nuit, rien à craindre.

— Il y a un traité.

— La reine tiendra fidèlement ses promesses, ainsi que tous les siens.

— Si plus tard il y a péril, je vous avertirai, colonel. »

— Ainsi vous supposeriez. . .

— Je suppose qu'un beau jour le sachem vous demandera votre fille en mariage. »

Le colonel sourit.

— Savez-vous, Trappeur, dit-il, que si ce chef, au lieu d'être un sauvage, portait des habits comme les vôtres ou les miens, je ne serais pas éloigné de croire qu'il ferait un gendre très sortable ?

Grandmoreau eut un mouvement de surprise dont il revint vite.

— Suis-je bête ! fit-il.

— J'ai cru que c'était sérieux. »

— Mais je vous ai dit ce que je pensais.

— Comment ! Une blanche comme mademoiselle d'Éragny à ce Peau-Rouge ?

— J'ai vu, à Paris, un Apache qui est le plus galant homme et le plus beau garçon qu'un père puisse souhaiter pour sa fille, mon cher Trappeur.

— Si ce sachem voulait passer une année ou deux à Paris et vivre de la vie civilisée, je crois que Blanche serait plus heureuse avec lui qu'avec nombre de gandins de ma connaissance. »

Le Trappeur n'en revenait pas.

Il se tut, comme un homme qui a beaucoup de réflexions à faire.

Cependant l'Aigle-Bleu et mademoiselle d'Éragny valsaient avec un succès semblable à celui qu'avait obtenu M. de Lincourt et la reine.

La valse finit.

Le sachem reconduisit Blanche à sa place.

Il se dirigea vers le buffet, y prit une corbeille de fruit et vint les présenter lui-même à mademoiselle d'Éragny.

Cette galanterie du chef fut très remarquée et surprit tous les trappeurs et les aventuriers de la plaine.

Un Apache se faisant cavalier servant, et offrant, de sa main, à une jeune fille des rafraîchissements !

C'était inouï.

— Eh ! Sans-Nez ! disait Tête-de-Bison à son camarade qu'il avait retrouvé.

— Es-tu sûr de ne pas rêver ?

— Moi, j'ai le cauchemar !

— Le sachem est presque aux genoux de Rosée-du-Matin. »

Les trappeurs conservaient à mademoiselle d'Éragny le nom poétique que lui avait donné Tomaho.

— La prairie n'est plus la prairie ! dit Sans-Nez.

— Les Indiens se civilisent.

— Dans dix ans, ils auront des habits noirs et des chapeaux haute forme.

— Vieux Trappeur, nous verrons de singulières choses avant peu. »

— Je le crois ! dit Tête-de-Bison avec une conviction profonde.

Cependant le sachem, assis près de la jeune fille, causait en espagnol avec elle.

Le colonel prenait part à cette conversation, qui semblait fort intéressante à mademoiselle d'Éragny, car elle mettait beaucoup de feu dans ce qu'elle disait.

Il s'agissait des coutumes indiennes.

— Sachem, disait mademoiselle d'Éragny, avez des usages cruels sanguinaires.

— Vous torturez vos ennemis. »

— C'est justice, disait l'Aigle-Bleu.

— Ils nous torturent quand ils nous pren-

nent ; ne pas les tuer, c'est s'exposer à tomber sous leur flèche ; un guerrier doit se défendre et défendre sa tribu, sa femme, ses enfants.

— Mais les blancs se battent dans leurs guerres, sans pour cela massacrer leurs prisonniers, dit le colonel.

Le sachem eut un sourire ironique et il demanda :

— Le chef français nie-t-il que dans les duels, les blancs cherchent à se tuer ?

— Nie-t-il que la guerre civile entre blancs soit marquée par de grands massacres entre frères d'une même race ?

— Enfin lui-même, étant soldat, ne s'est-il pas battu avec ses compagnons ?

— N'a-t-il pas commandé une troupe de cavaliers qui a sabré des gens de Paris, sous un roi nommé Philippe ? »

Et après avoir formulé ainsi très nettement, très logiquement sa pensée, le sachem se tut, selon la coutume indienne.

Il voulait laisser son interlocuteur répondre.

Toutefois il souriait toujours.

Le colonel avait tressailli.

Il se demandait si l'Indien savait sa vie ou parlait par induction.

Il avait pâli.

— Sachem, demanda-t-il, vous avez donc entendu parler du roi Louis-Philippe, dans vos montagnes ?

— Du roi, du colonel d'Éragny et de sa fille, dit l'Aigle-Bleu.

— Il y a six ans au moins que le nom du colonel m'est connu. »

— Et vous savez les particularités de ma carrière militaire ?

— Quelques-unes, oui.

— Je savais aussi que le chef viendrait : j'ai reçu avis de son départ pour Augustin il y a trois lunes. »

L'étonnement de M. d'Éragny et de Blanche fut profond.

Mais un souvenir vint à leur esprit en même temps.

— Je comprends ! dit le colonel.

— Ce chef indien que nous avons vu à Paris est de vos amis. »

— C'est mon cousin, dit l'Aigle-Bleu.

— J'ai eu avec lui la même discussion qu'avec vous.

— Je le sais, dit l'Apache.

— Et il a prêté assez d'importance pour vous en écrire ?

— Il m'a écrit cela et beaucoup d'autres choses, fit le sachem.

— Mais je désire que ma langue se taise sur ce sujet.

— Le colonel me permettra de n'en plus parler. »

M. d'Éragny s'inclina, quoique dévoré par la curiosité.

Blanche cachait de son mieux une émotion très vive.

En ce moment, la trompe de guerre indienne lança trois signaux ; l'Aigle-Bleu tressaillit.

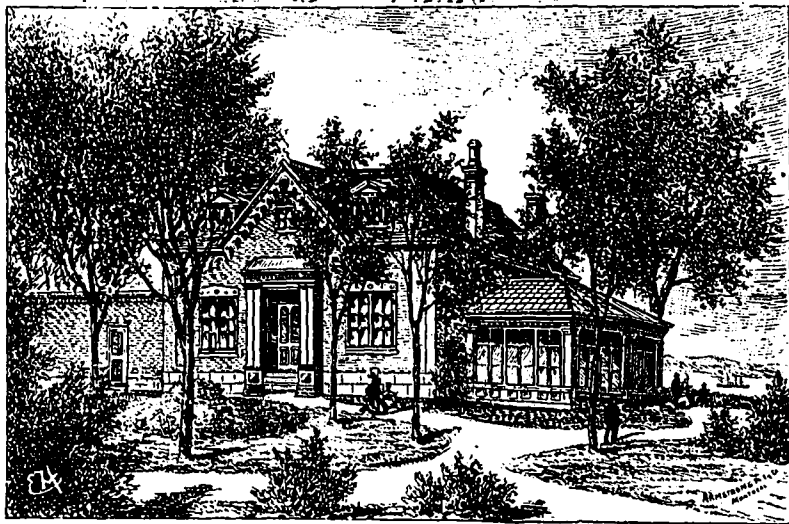
— Mes frères m'appellent, dit-il ; les sachems vont tenir un conseil auquel je dois assister.

Il prit congé dans les meilleurs termes, laissant au colonel et à sa fille une impression profonde ; tous deux quittèrent le bal, déserté peu à peu car la nuit s'avancait.

Bientôt il n'y resta plus que des ivrognes engourdis et quelques groupes attardés ; mais la lassitude l'emporta, les salles devinrent désertes, la ville s'endormit.

(A suivre)

HOPITAL LES MILLEFLEURS



Traitement des Cancers sans Operation

L'ancienne résidence de l'hon. sénateur R. Thibaudeau a été transformée à grands frais en hôpital. Rien n'a été épargné pour le bien être et le confort des malades. Localité des plus salubres, sur le chemin de la Longue-Pointe. Médecin diplômé attache à l'établissement. Pour communication s'adresser P. O., Montréal.

Je, soussigné, déclare solennellement avoir souffert d'un cancer et avoir été condamnée par plusieurs médecins, je déclare en plus que j'ai été complètement guérie par Mme St. Arnault. La maladie n'a pas reparu depuis quinze ans.
Déclare devant moi à Montréal, ce 15 février 1890.

EUS. LALIBERTÉ, Notaire.

DAME PIERRE X DANSEURAU,
marque.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagauchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.



12 MOCHEURS CHINOIS, très beaux, avec des bords de couleurs bien vifs; aussi un ÉVENTAIL ORIENTAL très délicat, fait à la main et bien éclatant. Prix, pour le tout, 25 cts. (timbres de poste ou argent). S'adresser: Canadian Novelty Co., Montréal, P. Q.



UN LOT COMPLET (4) DES CABINETS (en couleurs) des femmes très belles. Nouvellement reçu d'Europe. Le dernier goût de Paris. Bien assortis et très CHIC. Prix: 25 cts., en timbres de poste ou argent. S'adresser: Canadian Novelty Co., Montréal, P. Q.

Gray's Dental Pearlina,

Un liquide pour Nettoyer les Dents
Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

17,009 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 5 Mai.
Après-Midi et Soirée.

LE FAMEUX DRAME INTITULÉ

THE WORLD AGAINST HER

Excellente compagnie, Jolis Décors, Magnifiques Costumes.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Kate Purcell.

5c — Pour CINQ CENTS (en timbres de poste ou argent) je vous enverrai GRATIS un PAQUET ROYALE, qui vous conduira à la fortune. S'adresser: ARTHUR LABELLE, 185 RUE SAINT-JACQUES, MONTRÉAL, P. Q.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour,
avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE
MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal